

REPUBLIQUE DU CAMEROUN

*Paix-Travail-Patrie*

-----  
MINISTRE DE L'ENSEIGNEMENT  
SUPERIEUR

-----  
UNIVERSITE DE YAOUNDÉ I

-----  
ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE  
YAOUNDÉ I

-----  
RÉPUBLIQUE DU CAMEROUN



REPUBLIQUE DU CAMEROUN

*Peace-Work-Fatherland*

-----  
MINISTRY OF HIGHER EDUCATION

-----  
UNIVERSITY OF YAOUNDE I

-----  
HIGHER TEACHER'S TRAINING

-----  
DEPARTEMENT OF FRENCH

## Appropriation et variation linguistique dans *La Sagesse de mon village* de Claude NJIKE-Bergeret

Mémoire présenté pour évaluation partielle en vue de l'obtention du Diplôme de  
Professeurs de l'Enseignement Général deuxième grade (DIPES II).

par

**NYATCHOUBANT YONDA Ericka**

*Licenciée ès lettres modernes françaises*

sous la Direction de

**Gérard Marie NOUMSSI**

*Maître de conférences / HDR*

*Année scolaire 2015-2016*

A

*Feu mon grand-père sa majesté KETCHANKE Jacob.*

## REMERCIEMENTS

Ce mémoire ne saurait être l'œuvre d'une seule personne. C'est pour cette raison que nous rendons grâce à Dieu Tout -Puissant pour tous ses bienfaits dans nos vies et nous adressons nos sincères remerciements à toutes les personnes qui ont contribué de près ou loin à la réalisation de ce travail.

- Nous exprimons notre profonde gratitude à notre encadreur : Le Pr Gérard-Marie NOUMSSI (Maître de conférences), pour son entière disponibilité, son expérience, ses conseils, sa rigueur intellectuelle et scientifique et pour toutes les ouvrages qu'il a mis à notre disposition. Ce qui a suscité en nous le goût de la recherche;
- Nos remerciements s'adressent aussi à tous les enseignants du Département de Français de l'Ecole Normale Supérieure de Yaoundé (ENS) qui nous ont encadrés jusqu'ici ;
- Ensuite, nous exprimons notre reconnaissance au Révérend Père JEAN HERVE, Principal du Collège Mgr François Xavier Vogt pour la confiance qu'il a placée en nous ;
- Par la même occasion, nous disons merci à Mr DJANDJO René Charles pour son soutien inconditionnel ;
- Nous adressons notre reconnaissance à nos parents sa majesté NYATCHOUBANT Roger et Mme NYATCHOUBANT KEYEBA Bernadette pour tous les sacrifices et les efforts consentis ;
- Que nos frères et sœurs : Patrice, Joël, Roland, Yvon Loïc, Lina et Marina, trouvent ici le fruit de leur présence dans nos vies ;
- Enfin, nous ne saurions terminer sans rendre un vibrant hommage à nos amis (MBEM Patrice Joseph, MVONDO ONDUA II Mechni Max Hervé, Denise TEBONCHOUO) et camarades (NGO SAYOM Jeanne Monique, BEKONO Adeline Flore, AWOH ONDOBO Viviane, OMBIONO Valentin) pour leurs précieuses suggestions et leurs encouragements sans cesse renouvelés.

## RÉSUMÉ

La présente étude intitulée « Appropriation et variation linguistique » dans *la Sagesse de mon village*, roman francophone pose le problème de l'acclimatation du français en terre camerounaise dont la socioculture est plaignante. De ce fait, la question centrale au cœur de la recherche se décline en ces termes : quels sont les phénomènes de variation linguistique émanant du français dès lors qu'il prend pied au sein du substrat culturel de la région du NDE (Cameroun). Cette problématique donne lieu à un cadre théorique, le variationnisme développé par Françoise Gadet et Bernard Laks ; la variation linguistique est conditionnée par des paramètres tels que les profils des locuteurs, le contexte sociolinguistique, la stratification sociale...etc. Le cadre méthodologique mise à contribution est l'analyse différentielle et descriptive. Ces préalables ont permis d'émettre les résultats suivants : Cette œuvre est le lieu de l'appropriation de la langue française car le français qui s'y déploie est différent de celui de France et que cet auteur s'approprie la langue française pour exprimer les réalités socioculturelles africaines.

**Mots clés :** appropriation, variation linguistique, variationnisme, régionalisme

## ABSTRACT

This work analyses linguistic phenomenon on language acquisition and variation, in *La Sagesse de mon village*, written by a French author Claude Njiké-Bergeret whose aim is to enlighten his readers on sociocultural aspects of Africa and specially bangangté. It studies the main problem related to linguistic contacts, how and why does Bergeret learn the French language? To answer these questions, we will rely on the descriptive method of Suzanna Lafage and equally the variationism theory of Gadet. These sources will enable us to clarify the key words, to analyse and interpret the linguistic content of this book. Finally, one can say, that, this writer acquired the French language to well describe sociocultural realities of Africa.

**Keys words:** Language acquisition, linguistic variation, variationism

## LISTE DES ABRÉVIATIONS

Adj	:	Adjectif
Adv	:	Adverbe
Art	:	Article
CNB	:	Claude Njiké- Bergeret
C	:	Complément
N	:	Nom
Prom	:	Pronom
S	:	Sujet
SV	:	La Sagesse de mon village
V	:	Verbe



## **INTRODUCTION GÉNÉRALE**

La langue est un fait social qui unit les peuples, les cultures et les civilisations. Elle facilite l'intégration de l'homme dans son rapport avec l'univers social tout en lui permettant d'entrer en communion avec les autres. Elle est donc le reflet d'une culture. Ainsi, les écrivains africains en général et francophones en particulier, dans l'optique d'exprimer les réalités du continent noir, et surtout de rendre accessible leurs œuvres aux lecteurs du monde entier, utilisent le français, langue étrangère d'adoption en y ajoutant une coloration africaine. Mais, le plus souvent, il s'avère que la langue française dont la mission première est de véhiculer les valeurs culturelles et linguistiques se trouve insuffisante, inopérante. L'écrivain se trouve alors écarteler entre le besoin pour lui de rendre sa pensée et l'incomplétude de la langue française par rapport à son ambition, d'où les substitutions, les contournements, les périphrases, les interférences, le recours aux calques et aux emprunts. Ce qui donne parfois lieu aux phénomènes de variation linguistique.

Selon Dubois et alii (1973 : 507) la variation :

C'est le phénomène par lequel dans la pratique courante, une langue déterminée n'est jamais à une époque dans un lieu et dans un groupe social donnée identique à ce qu'elle est à une autre époque dans un autre lieu, dans un autre groupe social.

Un tel point de vue nous permet de comprendre que la variation est insolite à toute langue et que le français, qui est par exemple parlé en France n'est pas le même que celui qui est parlé au Cameroun. De même, le français du XVII<sup>e</sup> siècle n'est pas le même que celui du XIX<sup>ème</sup> siècle. La variation est donc un phénomène à la fois diachronique et synchronique. Pour Jean Marie Essono (1988 : 15) « La variation linguistique est le phénomène par lequel la langue évolue ». Elle fait aussi appel aux niveaux de langue et cela se perçoit dans les différents usages d'un locuteur ou de plusieurs locuteurs. C'est dans cette lancée que Gérard-Marie Noumssi est arrivé à décrire la variation linguistique en termes de niveaux de langue et/ou registres. Il dit à cet effet qu'il (2005 : 122) « convient cependant de préciser comment à travers des questionnements stylistiques, on est parvenu à concevoir les variations linguistiques en termes de niveaux de langue et / ou registres de langue [...] ». Autrement dit, la variation est liée à l'usage d'une langue dans une situation précise. Ceci étant, le choix des ressources langagières, par le locuteur se fait en fonction des circonstances. C'est le cas chez Claude Njiké Bergeret, auteure d'origine française qui, dans le but de relater fidèlement les réalités socioculturelles du peuple bangangté, choisit de travestir la norme française pour créer un style et un vocabulaire qui lui est propre, pour échapper selon Tougas (1973 : 10) (parlant



des écrivains francophones) « au rigorisme d'une langue dont ils sont fiers mais qu'ils voudraient plus sonore et plus suggestive ». Dans son œuvre romanesque *La sagesse de mon village* parue en 2000 aux éditions « Jean Claude Lattès » à Paris, la narratrice relate les différentes expériences qu'elle a vécues au contact de sa famille africaine, le peuple bangangté. Dans cette œuvre autobiographique, nous assistons à une rencontre de cultures : africaine et française. Ce brassage culturel donne lieu à une écriture hybride caractéristique du phénomène de variation linguistique qui peut s'observer à divers niveaux : lexical, syntaxique, linguistique et stylistique.

Cette manière de s'appropriier le français, de le modeler et de l'adapter à sa guise chez cette auteure française a éveillé notre curiosité. C'est la raison pour laquelle nous avons intitulé notre sujet : **Appropriation et Variation linguistique dans *La Sagesse de mon village* de Claude Njiké -Bergeret.**

## I. MOTIVATIONS DU CHOIX DU SUJET ET DU CORPUS

Le choix de ce sujet a été motivé tout d'abord par l'engouement que nous avons pour la linguistique et pour la stylistique, ensuite par notre désir de cerner les concepts d'appropriation et de variation linguistique chez Claude Njiké- Bergeret. Enfin, la rareté des travaux de mémoire portant sur l'acclimatation du français à l'Ouest-Cameroun a suscité en nous le désir d'axer nos recherches dans ce domaine et d'y apporter notre modeste contribution. Le fait que cette auteure d'origine française brise les barrières linguistiques et culturelles en se posant comme une intermédiaire entre les valeurs européenne et africaine vient apporter une touche d'originalité à notre sujet.

Dans le souci de mieux appréhender les concepts d'appropriation et de variation linguistique, nous avons jeté notre dévolu sur *La Sagesse de mon village* de Claude Njiké-Bergeret et ceci ne s'est pas fait de manière hasardeuse. Les raisons qui nous y ont poussées sont multiples. En effet, cette œuvre s'enracine dans l'univers socioculturel bangangté auquel nous appartenons. Nous nous proposons d'étudier la langue littéraire en ayant recours à notre connaissance du terroir évoqué. La texture de ce roman met en exergue une écriture variée faite de ruptures esthétiques et stylistiques, des procédés relevant de la variation qui influencent d'une manière ou d'une autre leur interprétation. Et bien plus, ce roman est selon son auteur (2000 : 13) « un simple témoignage de ce que j'ai vu et compris en partageant la vie de ma famille africaine ». Cette œuvre qui est en quelque sorte le témoignage d'une vie apparaît donc comme un patrimoine culturel qui mériterait d'être exploré. L'influence

culturelle est appréhendée comme une marque particulière de notre auteur qui s'est donné pour mission d'améliorer l'image de l'Afrique en France. En outre, l'accueil triomphant que le public a réservé à ce roman ne nous a pas laissé indifférent. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'elle a été traduite en anglais et en allemand. Et pour finir, très peu d'études ont portées sur cette œuvre.

Nous avons aussi été motivées par la vie de la romancière<sup>1</sup>

Claude Njiké-Bergeret est née au Cameroun et y a grandi jusqu'à ses treize ans avant de rentrer en France. Dix-huit ans plus tard, elle choisit de revenir au village de son enfance et tombe amoureuse du chef bangangté. A la mort de celui-ci, elle continue son aventure africaine et installe sa ferme au bord du Noun, à vingt-cinq kilomètres de Bangangté, cultivant maïs, arachide, manioc, igname d'abord seule, puis avec ses enfants et de nombreux jeunes : qui tentent de cultiver ces terres vierges. Une houe sur l'épaule et une machette à la main, elle cherche chaque jour à vivre sur, de et avec la terre selon les valeurs du peuple bangangté...

A travers la vie de Claude Njiké-Bergeret, nous pouvons établir un parallèle avec notre corpus. Celui-ci montre un certain réalisme dans cette œuvre francophone. Et cela se perçoit sur plusieurs aspects : le lieu où se déroule l'action est très familier à l'écrivaine française. Il s'agit en quelque sorte de son village natal Bangangté. Le nombre d'années passées dans cet univers montre son attachement à ce milieu, à sa culture, à son peuple, à sa langue et ceci transparait dans sa production. Elle avoue d'ailleurs que (op.cit. : 14-15) : « Je parle le bangangté peut-être mieux que ma langue maternelle, ce qui me permet de saisir et d'apprécier sans doute, les motivations, les valeurs, en un mot les us et coutumes qui régissent la vie des habitants de cette région d'Afrique ».

Il y a donc comme une sorte d'enracinement culturel dont Njiké –Bergeret fait écho dans son livre. C'est pourquoi elle martèle (op.cit : 15) : « [A Bangangté] je m'y sens chez moi et j'aime y vivre. J'y ai découvert une autre façon d'être qui m'a souvent émerveillée, parfois choquée, mais qui toujours m'a permis de me remettre en question à tout moment ». Pour plus de clarté, nous utiliserons les abréviations suivantes : *SV* pour *La Sagesse de mon village* et *CJB* pour Claude Njiké-Bergeret. Dans le but de mieux circonscrire notre sujet, il est important de faire un état des lieux.

---

<sup>1</sup> Voir la quatrième de couverture.

## II. LA REVUE DE LA LITTÉRATURE

C'est l'ensemble de tout ce qui a été produit sur un sujet à un moment donné. Ainsi, à la suite des études menées par les linguistiques énoncés ci-dessus, nous avons les travaux de :

Gervais Mendo Ze (1998) dans son ouvrage intitulé *Le français langue africaine, enjeux et atouts pour la francophonie*, oriente ses travaux sur la variation linguistique qu'il considère comme une déviance langagière que certains locuteurs effectuent sur le français. Selon lui, cette déviance est une faute et il attribue son avancé non seulement à la conception tâtonnante de la place de la langue, mais aussi à l'échec du français dit fondamental qui n'exprime pas toutes les réalités.

Par ailleurs, dans le cadre de l'obtention de sa maîtrise (2002-2003), Aline Michèle Ekam Boupda s'est évertuée à démarquer *la variation linguistique dans le roman africain; le cas de Les soleils des indépendances et Allah n'est pas obligé d'Ahmadou Kourouma*. Ceci étant, elle décrit l'état du français dans le parler des locuteurs non et sous scolarisés.

En outre, en 2003 Alphonse Tonye, oriente une étude vers *la variation syntaxique du français dans Assèze l'Africain et Les Honneurs perdus de Calixte Beyala*. Il parvient à relever à quelques niveaux que se soient, les phénomènes qui dans son corpus, constituent des camerounismes ou des particularismes tout court. Il étudiera la modalité négative, la valence verbale et les alternances codiques.

De même, Mathias Ananguel Baïma entreprend d'étudier *la variation stylistique et figuration des actants anthropomorphes dans Trop de soleils tue l'amour de Mongo Béti* dans le cadre de l'obtention de sa maîtrise (2004-2005), il parvient à démontrer que le rapport de style recherché et courant, des emplois argotiques permettent de définir le personnage.

De plus, en 2005, Gérard Marie Noumssi en procédant à *l'étude des registres et/ou niveaux de langue dans « Trilogie du retour de Mongo Béti »*, est arrivé à décrire la variation linguistique en termes de niveaux de langue et/ou registres. A cet effet, il dit qu'il (op.cit : 122) « convient cependant de préciser comment à travers des questionnements stylistiques, on est parvenu à concevoir les variations linguistiques en termes de niveaux de langue et /ou registres de langue [...] »

Germain Eba'a (Août 2008) quant à lui a montré dans son article *la variation syntaxique dans D'Amour et flèches de Marie Julie Nguété* que, la variation en tant que fait

individuel manifeste l'appropriation de la langue par l'auteur. Pour ce fait, il étudie l'adjectif épithète et la configuration de la phrase.

Pour terminer, R.Wamba et G-M. Noumssi (2012) dans un article intitulé *De l'hybridité comme processus de marquage dans le roman africain*, montrent que dans la production littéraire francophone d'Afrique noire, l'hybridité émane des contacts de langues et que le résultat du processus de l'hybridation linguistique est le marquage.

Notre travail se démarquera des travaux suscités en ce sens qu'il traitera de « l'acclimatation » du français (Jean Louis Calvet, 2010 :130)

### III. PROBLÉMATIQUE ET HYPOTHÈSES

La problématique est l'ensemble des questions qui gravitent autour de la question centrale. Pour Michel Beaud (2006 : 31), elle est « un ensemble construit, autour d'une question principale, des hypothèses de recherche et des lignes d'analyse qui permettent de traiter le sujet choisi ». Autrement dit c'est un ensemble de questions sous-jacentes à une question fondamentale et liées entre elles de manière logique.

Le problème que pose notre corpus est celui des phénomènes de contact de langues. Ce constat de départ, nous conduit à la problématique suivante : comment la langue s'adapte-t-elle en contexte africain (Ouest-Cameroun) avec un substrat culturel indigène ? Dans ces conditions, quelles sont les modalités linguistiques mises en œuvre ? Et comment la romancière procède-t-elle pour parvenir à une appropriation originale dont les résultats se ramènent à la variation linguistique ? Quelles approches théoriques et méthodologiques peuvent-elles nous permettre de cerner les formes d'appropriation en cause ?

L'hypothèse se présente comme une affirmation, une solution qu'on anticipe face à un problème donné que l'on propose de résoudre dans le cadre de la recherche. Elle se présente comme un guide à la réflexion du chercheur qui lui permet d'opérer des choix appropriés à ses travaux. Gilbert de Landsheere dans son dictionnaire (1992 : 403) la définit comme une supposition, une probabilité vraisemblable par laquelle : « L'imagination anticipe la connaissance et qui est destinée à être ultérieurement vérifiée soit par une observation directe, soit par l'accord de toutes les connaissances avec l'observation ». L'hypothèse est en quelque sorte une réponse anticipée qui demande d'être vérifiée.

Au regard des questions posées ci-dessus, nous pouvons émettre les hypothèses suivantes : la langue française se soumettrait à une norme endogène pour s'adapter au contexte ouest-camerounais et ainsi prendre en charge les réalités culturelles. Ce processus reposerait sur des mécanismes d'appropriation linguistique avec en prime la variation des pratiques langagières au niveau lexico-sémantique, énonciatif et rhétorique. Pour conduire ce travail, il importe de présenter la grille théorique et la méthode qui vont constituer le fil d'Ariane de cette recherche.

#### **IV. CADRE THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIE**

Tout travail de recherche nécessite une approche et une démarche. Ainsi, pour mieux aborder notre sujet, nous avons opté pour une approche variationniste. Le variationnisme est un concept majeur en sociolinguistique. Il a été abordé pour la première fois par William Labov, le père de la Sociolinguistique pour désigner les écarts observables dans une langue donnée entre les différentes manières de s'exprimer. Celui-ci part du concept selon lequel la linguistique structurale, telle qu'élaborée par Ferdinand de Saussure s'est fondée sur un refus d'étudier la langue en tenant compte de ce qu'il y a de social, à savoir la variation dans la langue. La sociolinguistique, sans négliger les acquis de la linguistique saussurienne, va étudier les faits langagiers dans leur contexte social. L'approche labovienne, va donc s'appuyer sur le fonctionnement social de langue tant au niveau des pratiques que de son évolution dans le temps. C'est pourquoi, dans ses études, le linguiste américain montre les divergences d'usages et de pratiques d'une même langue dans les ères géographiques distinctes. De ce fait, le variationnisme conçoit la langue non comme un système homogène et unique, mais comme un ensemble complexe de systèmes soumis à des changements, selon des paramètres susceptibles de les faire varier : sujet, relation d'interlocution, contexte, niveau social...etc.

Quant à Bernard Lacks, il considère le variationnisme comme un fait social et un fait linguistique, la variation sociale étant une conséquence des caractéristiques internes de la langue, elle est donc conditionnée par la linguistique. Il soutient que c'est une théorie du changement qui a lieu à deux niveaux : diachronique et synchronique. Pour lui, trois concepts clés forment le soubassement théorique de la sociolinguistique variationniste (1992 : 36) : « Le changement linguistique, l'hétérogénéité des pratiques linguistiques et corrélativement des grammaires qui les modélisent, l'existence d'une variation réglée et contrainte par le système linguistique lui-même ». L'objet de la sociolinguistique

variationniste serait donc de rendre compte en s'appuyant sur les enquêtes comparatives menées sur le terrain de tous les types de variations. On parle alors de variation diachronique pour désigner celle qui s'effectue dans le temps, la variation diatopique quant à elle renvoie à celle qui s'effectue dans l'espace. La variation concerne aussi les niveaux de langage, en ce moment, nous avons affaire à la variation stylistique ou diastratique. Les phénomènes affectés par ces variations sont multiples et peuvent concerner tous les aspects de la langue (phonétique, lexicale, morphosyntaxe...). La variation linguistique n'est pas présente uniquement dans la langue parlée, puisqu'elle se manifeste aussi dans la langue écrite. Nous pouvons également aligner à côté de ces linguistes F. Gadet pour qui, la variation peut se référer à plusieurs facteurs extralinguistiques. On distingue :

- la variation régionale avec les usages régionaux gorgés de particularismes ;
- la variation sociale avec la stratification des classes sociales ;
- la variation stylistique, elle affirme (1989 :10) que :

Tous les locuteurs disposent de plusieurs styles en liaison avec la situation dans laquelle ils se trouvent, l'interlocuteur auquel ils s'adressent, le sujet dont ils parlent, les enjeux sociaux qu'ils mettent dans l'échange.<sup>2</sup>

Par ailleurs, Gadet distingue les niveaux de langue soutenu, courant, familier et argotique. Selon elle, la manière de parler se diversifie selon le temps, l'espace, le niveau social. C'est ainsi qu'elle soutient que (2003: 67) «La théorie du variationnisme part de l'hypothèse que la variation langagière obéit à des régularités historiques et sociales (extralinguistiques)». C'est le variationnisme selon Gadet qui va nous guider tout au long de cette étude.

Pour ce qui est de la méthode, Mendo Ze (2008 :7) pense qu'elle :

Consiste à mettre en œuvre tout ce qui donne de marcher à travers quelque chose, de déterminer la manière de dire et de faire, suivant certains principes et selon un ordre et des règles permettant d'atteindre un but..

Pour identifier, sélectionner et analyser les spécificités du français bergeretien, nous allons nous inspirer de la méthode descriptive et différentielle telle que perçue par Suzanne

---

<sup>2</sup> La variation temporelle ou diachronique, il n'est pas de langue qui ne change pas de façon permanente, selon les époques :

- La variation selon le genre : il s'agit ici, des différences de comportements vis-à-vis de l'usage de la langue selon qu'on est homme et femme.
- La variation inhérente, Gadet dira à ce niveau qu'un même segment dans un même contexte peut présenter différentes réalisations.

Lafage. Cette démarche est importante et nécessaire en ce sens qu'elle va nous permettre de décrire et d'interpréter les items linguistiques recensés dans notre corpus. Elle affirme (1990 : 30) avoir élaboré

Une typologie fonctionnelle des particularismes en établissant pour chaque phénomène envisagé des sous-catégories qui s'appuient sur quatre critères opérationnels : la suppression, l'adjonction, la substitution et la permutation.

De manière simple, cette méthode vise à rendre compte de façon plus détaillée des processus mis en jeu par le changement lexical du français en Afrique. Dans le cadre de notre travail, ne seront répertoriés uniquement « les [termes ou expressions] qui sont absents du français de référence ou qui présentent des divergences par rapport à lui » (S. Lafage, 2000 : XXV). Au regard de ce qui précède, l'on voit se dessiner l'ossature de notre travail.

## V. DISPOSITION D'ENSEMBLE

Notre travail se subdivisera en deux parties comprenant chacune deux chapitres

La première partie sera intitulée « L'appropriation linguistique ». Elle comprendra deux chapitres dont le premier parlera de la créativité lexicosemantique et des registres de langue. Nous traiterons de la formation des nouvelles lexies à partir des racines des mots existants déjà en français. Ainsi, nous montrerons que ces lexèmes participent à la dynamique de la langue française. Par ailleurs, nous étudierons les registres de langue qui apparaissent dans notre corpus en vue de montrer l'encrage socioculturel de celui-ci. Le second chapitre quant à lui étudiera les phénomènes de contact de langues. Ici, nous verrons comment se manifestent les formes d'emprunt, de calques et les interférences dans *SV* et nous déduirons les répercussions que ceux-ci peuvent avoir sur la langue standard.

La deuxième partie aura pour titre « La rhétorique de la variation ». Le troisième chapitre abordera le concept de la polyphonie énonciative. Il sera question pour nous d'analyser la situation d'énonciation, d'étudier les voix en présence dans le texte et ce, par le truchement du discours rapporté. Tout ceci en vue d'identifier les différents émetteurs et récepteurs qui apparaissent dans *SV*. Le quatrième et dernier chapitre de tablera sur la figuration. Ce faisant, nous analyserons les différentes figures de style qui cachent ou dévoilent l'intention de la romancière française afin de faire ressortir la vision du monde de celle-ci.

**I<sup>ère</sup> PARTIE: L'APPROPRIATION  
LINGUISTIQUE**



Selon le *Trésor de Langue Française* «l'appropriation vient du latin *appropriatio* qui signifie action d'adapter quelque chose à un usage déterminé, action de rendre propre ou de faire d'une chose sa propriété ». Ainsi, l'appropriation d'une langue peut être conçue comme l'adaptation, voire la domestication de cette dernière comme langue d'expression d'une culture, d'une vision du monde. C'est un usage particulier de la langue qui s'écarte de la norme du français de référence. C'est ce qui amène Pierre Dumont, cité par Edmond Biloa (2001 : 2) a pensé que « le français approprié correspond à un français adopté et dans lequel on a injecté des mots et expressions nouveaux ». De ce fait, dans *SV*, l'on note la présence des néologismes, les emprunts, les calques, les registres de langues, les interférences linguistiques lesquels participent au phénomène d'appropriation. Dès lors, la créativité lexicosémantique, les registres de langues et les phénomènes de contact de langues constitueront les grands axes de cette première partie.

# CHAPITRE 1 : LA CRÉATIVITÉ LEXICO-SÉMANTIQUE ET LES REGISTRES DE LANGUE

La créativité lexico-sémantique peut s'appréhender comme un mécanisme de création de nouvelles unités et d'attribution de nouveaux sens aux mots préexistants. En effet, les écrivains francophones se servent de la langue française pour véhiculer leurs pensées ou traduire leur vision du monde. Mais, il s'avère que la langue française est incapable de traduire les réalités socioculturelles africaines. C'est ainsi qu'ils vidant les mots français de leur sens, élargissent ou rétrécissent le sens de ceux-ci, ils créent des mots nouveaux appelés les néologismes. Cette créativité va aussi s'observer au niveau des prises de paroles des personnages. La question qui se pose est celle de savoir : Pourquoi Claude Njiké-Bergeret fait-elle recours aux néologismes et aux registres de langue ? Comment pouvons-nous interpréter leur présence dans notre corpus ? Les réponses à ces questions feront l'objet de ce chapitre.

## 1. LES NÉOLOGISMES

La néologie est un processus de formation des nouveaux mots. Selon Sala Mejri (1990 :11), elle est « un processus par lequel toute langue enrichit continuellement son lexique afin de répondre aux exigences de l'évolution du monde (sciences, mode de vie, technique, mentalités) »

Pour Jean-Marie Essono (1998 :124)

La néologie est la création récente d'une unité lexicale dans une langue donnée. [Elle] est aussi l'emprunt à une langue étrangère ou à une langue de spécialité d'un vocable absent des dictionnaires ou des lexiques. C'est enfin l'emploi avec une acceptation nouvelle d'un nouveau terme préalablement existant.

La néologie est un phénomène nécessaire parce que la langue en tant que phénomène social est appelée à s'adapter aux besoins de la société en intégrant en son sein de nouvelles créations. Autrement dit, la néologie vient combler le vide terminologique de la langue et contribue au dynamisme de celle-ci. Ainsi, on distingue deux types de néologie : la néologie sémantique et la néologie lexicale.

## 1.1. La néologie sémantique

C'est processus qui consiste à donner un sens nouveau à un mot qui existait déjà dans la langue. C'est pourquoi Dubois et alii (1999 :124) pensent que

La tâche de la néologie sémantique repose sur l'emploi d'un signifiant existant déjà dans la langue considérée en lui conférant un contenu qu'il n'avait pas jusqu'alors que ce contenu soit conceptuellement nouveau ou qu'il ait été jusqu'à-là exprimé par un autre signifiant.

En d'autres termes la néologie sémantique consiste à vider un mot de son sens d'origine pour un usage élargi ou rétréci selon l'idée que veut exprimer un locuteur. Elle combine donc les phénomènes de restriction, d'extension et de glissement sémantique. Seuls les deux derniers sont présents dans notre corpus.

### 1.1.1. L'extension de sens

Elle est définie par Jacqueline Picoche (1977 : 97) comme « l'ensemble des objets réels ou imaginaires, concrets ou abstraits auquel se réfère un mot dans la terminologie l'ensemble de ses référents ». De manière plus simple, l'extension de sens est un élargissement du sens d'un mot. « En plus du sens attesté en français central acquiert d'autres unités lexicales » nous le dira Biloa (2003 :107). Dans *SV*, elle se perçoit à travers les extraits suivants :

1. « Où va-tu, toi ? [Tel quel] » [...] « Je rentre au village » (*SV* : 16)
2. « Voici mon père » (*SV* : 65)
3. « ... Que tu le veuilles ou non, tu es la mère de tout le monde ici par les responsabilités que tu as héritées de tes parents. » (*SV* : 20)
4. *L'héritier* est la plupart du temps du nom moins choisi avant de mourir par le père ou la mère. (*SV* : 95)
5. Les membres de la *famille*, du défunt sont couronnés de feuilles de patates tressées. (*SV* : 92)
6. On ne peut naturellement pas généraliser la vision qu'on se fait ici de *l'amour* et des sentiments qui y sont associés. (*SV* : 139).

On assiste à une extension des sens des lexies soulignées ci-dessus. En effet, dans la première phrase, le mot *village* ne signifie pas seulement une agglomération dont les habitants vivent principalement du travail de la terre. Il désigne à la fois la terre natale, la chefferie, la ville peut-être où l'on est né. D'où l'extension de sens.

Dans les exemples 2 et 3, on note aussi une extension de sens. Le substantif *père* et *mère*, loin de ne désigner que les géniteurs et génitrices, peuvent aussi dénoter un oncle, une tante, le grand-père, la grand-mère même un enfant qui a le même nom que votre père ou votre mère. Le père ou la mère est surtout celui ou celle qui vous a aidé à un moment de votre vie, un homme ou une femme sur qui vous pouvez compter, à qui vous pouvez demander conseil, qui vous aime et que vous aimez autant que vous aimez l'auteur de vos jours avec respect et gratitude.

Le nom *héritier* ne se limite pas aux biens matériels, mais il va bien au-delà, c'est une personne qui recueille et continue la tradition. Il doit posséder un certain nombre de qualités : altruisme, générosité, abnégation, patience, la capacité d'organisation et de travail... etc. c'est celui qui a une lourde responsabilité : Il doit s'occuper de la famille, veiller au respect de la tradition parce qu'il représente tous les ancêtres. C'est un unificateur, un bâtisseur.

La lexie *famille* ne se réduit pas seulement à l'ensemble des personnes d'un même sang, le père, la mère et les enfants vivant sur le même toit. Ici, ce terme est plus englobant, il inclut dans ce vaste ensemble toute la lignée généalogique : les grands-parents paternelles et maternelles, les parents, les enfants, les cousins, les cousines, les oncles et les tantes, la belle famille... et même les amis. Le mot *amour* tel qu'employé dans 6 a vu son sens s'élargir. Il désigne à la fois l'amour conjugal, filial, maternel, fraternel et l'amitié.

En clair, à travers l'extension sémantique de ces lexies, Claude Njiké-Bergeret voudrait nous montrer l'idée de collectivité, de solidarité qui caractérise les Africains en général et les Bangangté en particulier. Dans la suite de notre analyse, nous allons étudier les mots dont le sens a été modifié.

### 1.1.2 Les glissements sémantiques

Pour E. Biloa (2003 : 108) « il y a glissement de sens lorsque autres significations se substituent à celles du français central ». Les extraits ci-dessous en sont une parfaite illustration.

7. C'est le mari qui « *achète* » sa promesse à ses futurs beaux-parents et non le contraire. (SV : 116)

8. Si tu cherches *un champ*, un rejeton de bananier sur l'épaule, tu risques de te retrouver chez un vampire » (SV : 30)

9. ... Dès leur plus jeune âge, les enfants voient comment procèdent leurs grands-parents ou leurs parents, soit en achetant des médicaments parfois périmés « *au poteau* » comme on le dit. (SV : 104)

10. On s'y prépare pour pouvoir *pleurer* une dernière fois son père ou sa mère et recevoir dignement les parents et amis qui sont venus vous assister à cette occasion. (SV : 93).

Dans les occurrences ci-dessus, nous assistons à des mutations de sens où les mots se défont de leur sens originel en français central pour en revêtir d'autres. Ainsi, dans la première phrase, le verbe *acheter* dans son acception dictionnaire veut dire obtenir contre paiement. On achète quelque chose. Mais, ici on réduit la femme à un objet, elle est à vendre. Le fiancé remet des cadeaux et en plus de cela une somme d'argent à la famille de la fiancée en échange de sa future femme.

Le substantif *champ* désigne de manière générale une étendue de terre cultivable. Dans cette phrase, il renvoie une concession. *Poteau* dans son sens premier est une pièce fixée verticalement dans le sol, servant de repère de support. Dans cet extrait il traduit les étales des petits vendeurs du marché et plus précisément la vente des médicaments en plein air, au bord de la rue, sur les trottoirs...etc. Le verbe *pleurer* en français normé dénote verser des larmes, se lamenter, s'apitoyer. Dans ce cas, il veut dire se réjouir, festoyer. Dans l'univers bangangté, *pleurer son père ou sa mère* signifie organiser une grande fête où les gens viendront de partout manger, boire et danser bref c'est une réjouissance.

En somme, le glissement sémantique est un processus qui permet à l'auteur de se départir du sens initial d'un mot pour lui donner un sens nouveau. Ceci pourrait être perçu comme une forme d'appropriation de la langue française de la part de CJB. Cette créativité s'observe aussi au niveau de la forme.

## **1.2 La néologie de forme ou lexicale**

D'après Dubois et al. (1999 : 322), « La néologie de forme ou lexicale [...] sert à forger les unités nouvelles dans la langue ». Elle s'intéresse particulièrement à la formation du mot et utilise des procédés particuliers tels que la dérivation, la composition.

### **1.2.1 La dérivation**

C'est un mode de formation de nouveaux mots qui repose sur l'adjonction d'affixes à une base. L'affixe est un morceau non autonome adjoint au radical d'un mot pour en indiquer la fonction syntaxique, pour changer la catégorie ou même pour modifier le sens. Selon Dubois et alii (op.cit : 136) « La dérivation consiste en l'agglutination d'éléments lexicaux,

dont un au moins n'est pas susceptible d'emploi indépendant, en une forme ». Dans la langue française, il existe essentiellement deux paradigmes d'affixes : la préfixation et la suffixation. C'est cette dernière qui est perceptible dans SV.

### 1.2.1.1 La suffixation

C'est un procédé de création de nouvelles unités lexicales. Elle repose sur l'adjonction d'un affixe à un mot. De façon simple, elle consiste à ajouter un suffixe à la racine d'un mot. H. Mittérand (2000 : 37) remarquait déjà que « Les suffixes peuvent s'ajouter soit à des substantifs, soit à des adjectifs, soit à des verbes [...] à des adverbes ». La formation des mots dans chaque catégorie du discours suit donc un canevas précis et emploie des suffixes appropriés. Pour la formation des noms, ce processus fait appel à des suffixes précis : *aille*, *age*. C'est le cas dans les exemples suivants :

11. En effet, depuis l'intronisation « *l'attrapage* » du nouveau chef, tous les travaux agricoles avaient cessé. (SV : 66)

12. La jeune maman n'aura droit de vaguer à ses occupations qu'après une brève cérémonie de *relevailles* qui consiste à lui laver les mains. (SV : 165)

Le premier cas de suffixation est formé du radical *attrap* qui vient du verbe attraper et du suffixe *age*. *attraper* signifie saisir et le suffixe *age* de manière générale est utilisé pour traduire une action. Il vient donc traduire l'action d'attraper. Le mot *relevailles* est formé du radical *relev* et du suffixe *ailles*. *Relev* provient du verbe relever qui veut dire remettre debout. L'affixe *aille* indique le plus souvent une action ou une collection. Il est généralement péjoratif. *La cérémonie de relevailles* consiste à laver les mains de la jeune accouchée afin que dorénavant, elle puisse vaquer à ses occupations quotidiennes.

Le procédé de suffixation participe à la création de nouveaux substantifs. Cet exercice dévoile le génie créateur de l'écrivaine française qui se prêt également au jeu de la composition.

### 1.2.2 La composition

Maurice Grevisse (2000 : 233) définit la composition comme « le procédé par lequel on forme une unité lexicale en unissant deux mots existants ». Pour Essono (1998 : 127) « c'est la création d'unités nouvelles soit par combinaison des mots existants pour désigner une réalité nouvelle, soit par adjonction à un mot connu d'un affixe qui en modifie le sens ». En clair, la composition est la formation d'une unité sémantique à partir d'éléments lexicaux

susceptibles d'avoir par eux-mêmes une autonomie dans la langue française. Ainsi, l'analyse des composés avec traits union ou prépositionnels fera l'objet de cette section de notre travail.

### 1.2.2.1 Les composés avec trait d'union

Lorsqu'une suite de deux ou de plusieurs mots sont mis ensemble au moyen d'une unité typographique, voire morphologique appelée trait d'union, on parle de mot composé avec trait d'union. Le trait d'union a pour principale fonction de lier les lexies entre elles, de telle sorte qu'elles ne puissent plus former qu'une seule unité lexicale. Analysons-les dans les énoncés suivants:

13. Comme dans tous les pays du monde, il arrive que des bébés naissent anormaux. On les appelle alors « *des quatre-yeux* » (SV : 175) ;

14. Ces enfants jouissent d'une grande liberté en pleine nature. Imiter les adultes en fabricant eux-mêmes de *pompes-jouets*, par exemple, développe à la fois leur imagination, leur esprit de créativité, d'invention, mais aussi leur habileté. (SV : 187) ;

15 ... Lors d'une promenade au marché, Bangangté ne semble ni ville, ni village, mais plutôt une sorte de désert dépourvu de tout ce qui fait une cité occidentale, et où auraient surgi, à la *va-comme-je-te-pousse* des bâtisses... (SV : 26).

Le composé *quatre-yeux* est constitué de l'adjectif numéral cardinal *quatre* + trait d'union + le substantif *yeux*. Ce qui nous donne la formule suivante : adj + trait d'union+ N. Il est employé pour désigner les enfants qui possèdent des pouvoirs surnaturels. Dans 14, la lexie *pompes-jouets* est formée de deux substantifs *pompes* et *jouets* séparés par un trait d'union. Nous avons N+ trait d'union +N. Ce mot composé fait référence aux objets destinés à amuser les enfants. L'ensemble *la-va-comme-je-te-pousse* est composé de l'article indéfini *la*, du verbe *va*, de l'adverbe *comme*, des pronoms personnels *je* et *te* et du verbe *pousse*. Nous pouvons le schématiser comme suit : Art+ trait d'union+ verbe+ trait d'union+ Adv+ trait d'union+ Prom+ V. cet ensemble de mots est utilisé pour traduire l'anarchisme qui caractérise la ville de Bangangté.

A l'analyse, nous constatons que la romancière franco-camerounaise en choisissant de mettre côte à côte les mots de même nature ou de nature différente par le biais d'un trait d'union se forge un style qui lui est propre. Cependant, les composés prépositionnels apparaissent également dans notre corpus.

### 1.2.2.2 Les composés prépositionnels

Jean Claude Chevalier et al. (1966 : 394) définissent la préposition comme « un mot invariable qui a pour fonction de subordonner un terme ou élément de la phrase à un autre et d'indiquer quel rapport on conçoit entre l'un et l'autre ». Les composés prépositionnels sont une suite de deux ou de plusieurs mots reliés entre eux par une préposition. Les occurrences relevées dans *SV* sont formés à partir des prépositions *de, à, en*.

16. Et au bout de quelques années, il ira chercher le crâne de son prédécesseur pour le mettre avec celui de ses aïeux dans une poterie placée dans une petite maison de la concession appelée *pa'tu* « *la maison des crânes* » (*SV* : 96).

17. Normalement, on aurait dû prévoir une signalisation pour indiquer le site de la sépulture : soit en y plantant un *arbre de la paix*... (*SV* : 97).

18. Autrefois, on parlait du mari en disant [...] « *Le chercheur de bois* », et de la femme, [...] « *la préparatrice de couscous* ». (*SV* : 150).

19. La cuisine de Matcha, mon amie et mon *professeur en gastronomie* Bangangté, devient en quelque sorte ma salle de classe. (*SV* : 151).

20. On affirmait que cette lutte d'influence bloquait la pluie au ciel et que, pour la faire tomber à nouveau, les deux antagonistes devaient amener chacun un coq au *faiseur de pluies*. (*SV* : 100)

21. Le nouveau-né est bel et bien le *mèn ngo, l'enfant de la collectivité*. (*SV* : 163).

22. Pour les premiers jours qui suivent l'accouchement, il existe des danses spécifiques qui permettent de se réjouir de l'arrivée du bébé [...], on mange en particulier du « *couscous de l'enfant* » (*SV* : 164).

Les composés prépositionnels contenus dans les extraits 16, 21, 22, sont constitués du nom+ la préposition+ nom. La préposition *de* dans *maison des crânes* ; *enfant de la collectivité* et *couscous de l'enfant* traduit ici l'appartenance à quelque chose ou à quelqu'un.

Les composés prépositionnels des phrases 18 et 19 sont formés du nom+ préposition+ nom. Seulement, la préposition *de* dans les groupes nominaux *chercheur de bois*, *préparatrice de couscous* et *en* dans *Professeur en gastronomie* spécifie la fonction.



Le dernier cas *arbre de la paix* est composé du nom+ préposition+ déterminant+ nom. Dans cet exemple, la préposition *de* donne le but c'est-à-dire un arbre qui a pour but de donner la paix.

En dernière analyse, les composés prépositionnels recensés chez Bergeret dans *SV* se sont constitués par le truchement des prépositions *de* et *en*. Ces unités lexicales décrivent les faits relatifs à l'univers socioculturel bangangté et partant africain.

*In fine*, nous pouvons retenir que la composition en tant que mode de création se différencie de la dérivation. Pendant que l'un utilise les unités autonomes de la langue, l'autre exploite les affixes de celle-ci. A travers ces deux procédés, CJB s'inscrit dans la logique des écrivains francophones qui, mus par un souci d'expressivité, recourent à un ensemble de procédés de créations lexicales pour mieux traduire leurs pensées. Mais, elle ne se limite pas seulement à ces formes de créations lexicales, elle use aussi des registres de langue.

### **1.3 Les registres de langue**

Selon Edmond Biloa (2003 : 67), on appelle registre « l'utilisation que chaque sujet parlant fait des niveaux de langue existant dans l'usage social d'une langue ». Gérard Marie Noumssi (2005 : 116) pense le concept de « niveau de langue » trouve son origine dans l'archétype ternaire du style : « *nobilis, médiocris, humilis* ». Ainsi, la notion de langue traduit une certaine hiérarchisation de la société du point de vue linguistique. Cette hiérarchisation soutient que la langue populaire est parlée par ceux qui n'ont pas fait d'études secondaires et que le bon usage est l'apanage des lettrés.

Toutefois, le concept de niveaux de langue sera remplacé par celui plus actuel de registres de langue. Ce dernier renvoie à une actualisation spécifiquement linguistique d'un ensemble plus ou moins complexes de contingences para ou extralinguistiques (géographique, sociologique, discours spécialisé). Cette notion désigne non seulement, le caractère vertical de la variation, des usages linguistiques mais aussi, leur caractère horizontal selon les discontinuités lexicales des termes spécialisés.

#### **1.3.1 La variation des registres sur le plan vertical**

La variation des registres sur le plan vertical prend en compte les différents registres discursifs. Notons que nos analyses à ce niveau seront axées autour des registres de langue familier et courant, car ils apparaissent dans notre corpus comme révélateur d'une très grande originalité.

### 1.3.1.1 Le langage familier

C'est celui qui, selon Dubois (1973 : 417) est l'équivalent de la variété basilectale et est utilisé par des personnes peu lettrées ou presque analphabètes. Ainsi, dans *SV*, nous retrouvons certains passages relevant du langage familier :

23. Chaque fois que j'en ai demandé les raisons, on m'a répondu : « parce que c'est comme *ça qu'on doit faire !* » (SV : 90)

24. Je commence toujours par dire « *ça ne sert à rien de pleurer !* » (SV : 195)

25. *J'avais repéré ça depuis longtemps*, me dit-il mais je n'avais pas assez d'argent pour changer mes pneus. (SV : 207)

26. Pourtant, *ça n'a pas l'air de les déranger plus que ça*. (SV : 212).

Des analyses faites, nous constatons que le langage familier dans ces extraits se caractérise par l'usage du 'ça' qui est le diminutif du pronom démonstratif 'cela' en français standard. Les énoncés 24 et 26 sont les propos de la narratrice, 23 des villageois et 25 du chauffeur de car. A travers l'usage du langage familier l'auteur par le biais de sa narratrice veut se mettre dans la peau de ses confrères. En effet, celle-ci côtoie les couches les moins instruites du pays telles que les paysans, les chauffeurs de car. De plus, elle voudrait que son œuvre soit accessible par tous les lecteurs du monde entier y compris les moins instruits ou les analphabètes. En revanche, Bergeret se sert également du langage courant dans son roman.

### 1.3.1.2 Le langage courant

Compris entre le niveau soutenu et le niveau familier, le langage courant correspond à la variété mésolectale et est employé par les lettrés moyens. C'est le français dans sa simplicité. Il couvre presque tout notre corpus. Nous n'allons citer que quelques exemples :

27. Ainsi, même les personnes vivant loin de leur chefferie, dans d'autres régions ou à l'étranger, peuvent continuer à savoir quel est le jour au village. (SV : 36)

28. Lorsque je vivais à la chefferie, mes coépouses et moi nous accueillons toutes les personnes qui voulaient voir le chef. (SV : 36)

29. J'avais passé la journée à retourner la terre. (SV : 43)

30. Nous sommes de cette façon complètement intégrés à la société dans laquelle nous vivons. (SV : 22)

31. Au bord u Noun, dans la vallée où j'habite, je vis avec de nombreux enfants de tous les âges. (SV : 186)

A l'observation, ces phrases prononcées par la narratrice, respectent la norme française. Nous avons le schéma suivant : S+V+C. L'utilisation du langage courant traduit le fait que l'auteur a le souci de respecter la norme. Aussi, CJB use des lexiques spécialisés dans son œuvre.

### 1.3.2 La variation des registres sur le plan horizontal

Elle actualise les registres spécialisés. Il s'agit pour l'écrivaine française de « dire ce qu'on voit et de dire les êtres et les institutions en usant d'un lexique qui désigne leur praxis », pour reprendre les mots de Mouralis cité par Noumssi (2005 :128). Ceci se perçoit chez Bergeret, qui, dans l'optique de mettre à nu le substrat culturel bangangté, évoque dans *SV*, les domaines d'activités qui meublent le quotidien de ce peuple. Parmi ceux-ci, nous avons : l'agriculture, la gastronomie, la tradition.

#### 1.3.2.1 L'agriculture

Dans notre corpus, nous retrouvons des termes et des expressions renvoyant au domaine agricole. C'est le cas dans les extraits ci-après :

32. Nos activités essentielles, à nous adultes mis à part les travaux ménagers, sont agricoles : nous cultivons, semons, désherbons, binons nos champs... (*SV* : 186)

33. Il faut prévoir des cultures à cycle court que l'on sèche et entasse dans les greniers telles que *maïs, haricots, arachides, soja* ; des cultures à cycle long- *macabos, ignames*, patates douces-que l'on récolte toute la saison sèche et que l'on garde enfouies, au sec, de vastes trous tapissés de feuilles de bananier séchées[...] et enfin des cultures qui produisent tout au long de l'année et qu'il suffit d'aller récolter au moment où on en a besoin, comme *le manioc ou les plantains*. (*SV* : 47)

34. Je ne résiste pas au plaisir d'énumérer ici les douze mois tels les ont transcrits. [...] Janvier : *bwognga*, « le feu de brousse », février : *nkagna*, « le labourage », mars : *nzwitwhu*, « les semailles », avril : *tangmbwe*, [...] « mois où on doit attacher les chèvres pour qu'elles n'aillent pas dans les champs manger les cultures qui poussent » ; mai : *nsona* « le désherbage » ; juin : *wagnkum*, « la récolte des légumes verts » ; juillet : *ntonguefele*, « moment où on rôtit les premiers maïs frais », août : *ntchu'shu*, « la fin des récoltes » ; octobre : *be'nswe*, « les premières ignames » ; novembre : *nsonando*, « mois où le paresseux se met enfin à désherber son champ », décembre : *ntongotmesang*, « l'arrivée des hirondelles » (*SV* : 56)

Les occurrences mises en relief dans ces extraits constituent le registre agricole. En effet, la vie à Bangangté est rythmée par les travaux agricoles. Ce peuple d'agriculteurs se tue

à la tâche tout au long de l'année. Ils sont organisés parce qu'à chaque mois correspond un type d'activité précis. Ils ont également des cultures diversifiées. Ce peuple de laboureurs est donc à l'abri de la famine. Ceci prouve que dans cette localité, il y a de la nourriture en abondance. Seulement, la diversité de cultures donne lieu à un menu varié.

### 1.3.2.2 La gastronomie

Selon le dictionnaire Larousse de poche (2010 : 362), la gastronomie est la connaissance de tout ce qui est en rapport à la cuisine, à l'ordonnement des repas, à la dégustation et à l'appréciation des mets. Ainsi, dans le texte qui nous occupe, nous notons la présence des termes renvoyant au registre de l'art culinaire dans notre texte. A titre illustratif nous avons :

35. La préparation des plats camerounais, en général, et bangangté, en particulier, est très longue. Par exemple, celle du *koki*. (SV : 154) ;

36. On consacre tout autant de temps pour le *ndolé*, préparation de feuilles qu'on doit laver à grande eau pour en faire disparaître la très forte amertume [...] ; ou encore le *tagfuku'u*, genre de semoule de maïs qu'on mélange avec de l'huile de palme et des feuilles de macabo. (SV : 155)

37. Cacher le cordon est l'occasion de manger le *kelombab*, un assortissement de plantains longuement cuits avec de la viande de chèvre, de l'huile de palme, le tout assaisonné de condiments plutôt raides. (SV : 164)

38. [...] on mange, en particulier du « couscous de l'enfant », une sorte de polenta que l'on avale sans mâcher en l'entourant au préalable d'une sauce gluante préparée avec l'écorce d'un arbuste et assaisonnée de douze condiments différents. Ce *pan nkwu*, plus connu sous son nom Bandjounais de *nkuï*, a la réputation de faciliter la montée de du lait, surtout lorsqu'il est accompagné de vin de raphia. (SV : 164).

Les substantifs *koki*, *tagfuku'u*, *kelombab*, *pan nkwu* sont des mets typiquement bangangté. En effet, la gastronomie bangangté est très diversifiée. Chaque plat a son rôle à jouer dans le fonctionnement de l'organisme. C'est le cas du *pan nkwu* qui facilite la fondée du lait. Les Bangangté cultivent les plantes en fonction de leur ration alimentaire. Par contre, Il peut arriver qu'ils concoctent d'autres mets provenant des autres régions du Cameroun tels que le *ndolé*. La préparation diffère d'un plat à un autre. C'est la raison pour laquelle certains menus prennent plus de temps que d'autres. En outre, la romancière franco-camerounaise évoque la tradition bangangté dans son roman.

### 1.3.2.3 La tradition

L'auteur passe en revue les us et les mœurs qui régissent la vie des habitants du NDE. Ceci peut se percevoir dans les passages suivants :

39. Elles (les forêts sacrées) sont lieu où réunissent les sociétés secrètes [...]. *Elles abritent des mbwé'* c'est-à-dire les endroits cachés au commun des mortels, où ont lieu, lorsque les circonstances le demandent, des sacrifices qui visent à rétablir l'ordre que les hommes ont troublé. (SV : 52)

40. Quiconque n'aura pas organisé les funérailles de ses parents *ne peut être pleuré à son tour* s'il venait à mourir. (SV : 92)

41. Tous les enfants dont *le cordon ombilical avait été « caché » ici à la naissance*, devront y participer des « coutumes », selon le terme consacré. Ainsi, celle du *ngap bum* qui oblige à venir jeter un petit poulet dans un endroit particulièrement touffu de la concession appelé *mbwé'*. (SV : 99)

42. *Le bang se pratique aussi lorsque quelqu'un revient au pays après une longue absence.* (SV : 102).

43. A Banganté, tous ceux qui ont mangé la cola et bu le raphia feront de leur côté pression sur le mari pour éviter la rupture, ne serait-ce que pour prouver le sérieux de l'engagement qu'ils ont pris. (SV : 127)

Le peuple banganté est un peuple très traditionaliste. La vie dans cette localité est régit par un ensemble de lois appelées coutumes. On note donc une pluralité de rites qu'il faut respecter et perpétuer. Selon ce peuple, la tradition régleme les rapports entre les hommes et préserve l'équilibre fragile entre ceux-ci. C'est pour cette raison qu'il la préserve au prix de leur vie.

En somme, il était question dans ce chapitre, d'analyser les néologismes et les registres de langue. Il apparaît que, CJB laisse transparaître dans son roman son génie créateur. En effet, elle crée certains mots, forge d'autres dans l'optique de constituer son propre lexique. Car selon elle, le lexique français est poreux, il ne lui permet pas de nommer comme cela se doit toutes les réalités du continent noir. Elle s'exclame en ces termes (op.cit : 94) : « ...le mot [français] est faible ». Aussi, elle transpose dans son œuvre le vécu quotidien des gens de [son] pays d'adoption en évoquant des activités qui meublent le quotidien de ceux-ci. Ceci s'est fait à travers les registres de langue. De ce qui précède, il en ressort que Bergeret grâce à son art s'approprie la langue française et par conséquent contribue à la dynamique de celle-ci.

## CHAPITRE 2 : LES PHÉNOMÈNES DE CONTACT DE LANGUE

Essono (op.cit : 52) soutient que

Une langue n'est jamais isolée chaque communauté linguistique a toujours des relations avec d'autres car le monde est plurilingue et les communautés linguistiques se côtoient sans cesse. Ce sont ses rapports entre langues diverses que l'on appelle contacts linguistiques.

D'après Dubois (1994 :115), le contact de langues désigne toute « situation humaine dans laquelle un individu ou un groupe sont conduits à utiliser deux ou plusieurs langues ». C'est le cas du Cameroun, qui est selon une expression d'E. Bila (1999 :146) « un melting pot linguistique c'est-à-dire une communauté dans laquelle on retrouve une multitude de langues locales parmi lesquelles deux langues officielles (l'anglais et le français) ». Cette diversité culturelle transparait dans le roman de Bergeret, qui, pour pallier l'incomplétude de la langue française va puiser dans le réservoir linguistique camerounais les mots qui vont lui permettre de véhiculer sa pensée. L'intégration de ces lexies dans le français central, va créer un écart, une rupture tant sur le plan de la forme que sur celui du fond car celle-ci va procéder à une traduction littérale des termes et des expressions provenant des langues locales en français. Il y a donc lieu de s'interroger : comment se manifeste le contact de langue dans SV ? Et quelle en est la conséquence ? L'étude des emprunts, des calques et des interférences linguistiques retiendra notre attention dans ce second chapitre.

### 2.1 LES EMPRUNTS

Le phénomène d'emprunt naît du contact de langues et de l'incapacité de la langue française à traduire le substrat culturel africain. C'est la raison pour laquelle les auteurs francophones se trouvent obligés d'injecter les lexies africaines dans leurs productions. Ce contact a des répercussions sur des langues parlées par l'un ou l'autre. D'où le phénomène d'emprunt. Pour Dubois et alii (1999 : 177), « il y a emprunt linguistique lorsqu'une langue A utilise et intègre une unité linguistique qui existait précédemment dans une langue B et que A ne possédait pas ». Dans cette même logique, Nwatha Musandji Ngalasso (2001 : 160) affirme que

Les emprunts sont des éléments qui passent d'une langue à une autre, s'intègrent à la structure lexicale, phonique et grammaticale de la nouvelle langue et se fixent dans un emploi généralisé par l'ensemble des usages, que ceux-ci soient bilingues ou non.

De ces assertions, nous retenons que l'emprunt est l'intégration dans une langue d'un élément d'une langue étrangère. Pour certains auteurs, la langue locale restaure mieux l'ambiance recherchée dans l'acte d'écriture. C'est d'ailleurs pourquoi ils recourent à l'emprunt, car, « on traduit difficilement les sèmes exactes que charrient un mot en langue étrangère » (Louis Martin Onguéné Essono, 2004 : 212 ). Pour Mendo Ze (1999 : 219) « les emprunts perpétuent la culture camerounaise, la prolongent et l'insèrent dans l'écriture française où s'universalise cette culture en même temps qu'elle offre aux auteurs l'impression, cette fois, de traduire exactement les réalités qu'ils veulent vraiment faire partager ». L'auteur de *SV* va puiser dans le patrimoine linguistique camerounais pour exprimer les réalités du terroir que parfois aucun substitut français ne peut traduire avec la même vigueur. Nous examinerons les emprunts aux langues locales.

### **2.1.1 Les emprunts à la langue medumba**

Le medumba est une langue qui est parlée à l'Ouest –Cameroun et plus précisément dans le département du NDE. Bergeret va emprunter à la langue medumba, sa langue d'adoption, des termes ou des mots dont elle a besoin pour exprimer les réalités africaines. D'où la nécessité pour nous d'étudier les anthroponymes, les toponymes, les ethnonymes qui parsèment notre corpus.

#### **2.1.1.1 L'onomastique**

D'une manière générale, l'onomastique peut se définir comme l'étude ou la science des noms propres. Selon Dubois (1973, 346) elle est « une branche de la lexicologie étudiant l'origine des noms propres ». L'étude onomastique peut nous permettre de saisir non seulement la portée sémantique de notre corpus mais aussi de montrer son encrage dans une aire culturelle bien précise. C'est à cet effet que Fame Ndongo cité par Ndachi Tagne (1985, 146) déclare que : « L'onomastique permet d'appréhender le sens d'une œuvre littéraire dans la mesure où le nom propre est un signe linguistique susceptible d'être analysé ». Dans l'optique de notre étude, nous allons aborder le volet onomastique sous plusieurs angles : l'anthroponymie, la toponymie et l'ethnonymie.

### 2.1.1.2 Les anthroponymes

Composée du préfixe grec *''anthropos''* qui veut dire *''homme''* et *''nyme''* qui signifie *''nom''*, L'anthroponymie est une partie de l'onomastique qui étudie les noms propres de personnes. Dubois et alii (2001 : 38) définissent « l'anthroponyme comme un nom désignant une personne dans la communauté déterminée : nom de famille, prénom, surnom ». Dans l'anthropologie négro-africaine, les noms sont très significatifs et expressifs. Il est le seul moyen par lequel une personne peut s'identifier par rapport à une autre au sein de sa famille, de son clan bref de son pays. Le nom détermine l'appartenance géographique, ethnique, raciale du porteur. Autrement dit, le nom fournit des renseignements sur les origines d'un individu, sur le milieu social dont il est issu. En outre, il façonne la personnalité et conditionne même le destin du nommé. On comprend alors Rachel Efoua Zengue (1980) lorsqu'elle soutient que « la valeur fonctionnelle du nom en Afrique revêt un caractère double : le nom a pour rôle d'une part, d'insérer l'individu dans son clan et dans la société, d'autre part, il doit lui servir de guide, modeler sa personnalité ».

Ainsi, dans *SV*, les noms revêtent une importance assez particulière. Au-delà de la signification qu'ils ont, ils jouent un rôle capital qui est celui de situer, de localiser les personnages par rapport à leur appartenance tribale ou régionale et ainsi de prévoir ou de comprendre leurs agir ou leurs comportements. Dans cette œuvre francophone, nous avons répertorié un arsenal d'anthroponymes qui pour la plupart sont des patronymes issus de l'aire culturelle Bangangté et par ricochet camerounaise. Nous allons faire cette étude dans un tableau.



**Tableau n°1 : les termes de la socio-culture du Ndé**

<b>Anthroponymes</b>	<b>Significations</b>
<i>Ntechun</i> (SV : 33)	Celle qui crée les liens d'amitié
<i>Ngaka</i> (SV : 37)	Un voyant, un sorcier
<i>Tu'kam</i> (SV : 65)	La coupe dans laquelle boit la noblesse
<i>Bu'kam</i> (SV : 65)	Le champignon de la noblesse
<i>Tagni</i> (SV : 67)	Le père des jumeaux
<i>Magni</i> (SV : 67)	La mère des jumeaux
<i>Tshungo</i> (SV : 66)	La voix du peuple
<i>Mbatkam</i> (SV : 67)	Celui qui porte un noble, le grand-frère des jumeaux
<i>Kammi</i> (SV : 64)	Le petit frère des jumeaux
<i>Sog njù</i> (SV : 70)	Propre parfumé
<i>Ngontcho</i> (SV : 71)	La fille de la guerre
<i>Tàmmfû</i> (SV : 78)	Le grillon de l'aveugle
<i>Me là wu</i> (SV : 78)	Je n'en veux à personne
<i>Njapa'o</i> (SV : 100)	Le faiseur des pluies
<i>Ngwat ngaap</i> (SV : 158)	Celle qui amasse et partage
<i>Kesetà</i> P 78(SV : 78)	Celui qui n'a jamais vu son père
<i>Mà ngwà</i> P 78(SV : 78)	Celui qu'on a lancé et abandonné
<i>Mamfen</i> (SV : 33)	Les mères du chef
<i>Nju nda</i> (SV : 94)	Celui qui a mangé la maison
<i>Mà' ngwà</i> (SV : 79)	Celui qu'on a lancé et abandonné
<i>Nzuimanto</i> (SV : 67)	La panthère
<i>Nyam ke mà</i> (SV : 67)	Le lion
<i>Ndù mbàà</i> (SV : 68)	Celle qui a deux utérus
<i>Nsi vù</i> (SV : 79)	Le panier du deuil

En observant ce tableau, on constate que les anthroponymes bangangté sont rattachés à des fonctions ou des rôles particuliers et qu'un individu peut avoir plusieurs anthroponymes et ce, par le biais des éloges. C'est à travers ceux-ci qu'on arrive à cerner la personnalité de son interlocuteur. Le nom dépend aussi du rang social qu'on occupe dans la société. Il a pour fonction d'assurer la cohésion du groupe et de perpétuer la tradition. Certains noms sont

prédestinés c'est le cas des noms des jumeaux, des princes et des princesses. C'est pour cela que Claude Njiké (op.cit: 67) pense que pour ce qui est de l'étude des noms :

Il s'agit simplement pour moi de faire comprendre que la manière de nommer un enfant est l'un des fondements de la culture et la société bangangté, l'une de ses plus grandes richesses car elle sert à la cohésion de la communauté et à l'épanouissement de chaque individu.

En plus des anthroponymes, CJB nous balade dans les aires géographiques diversifiées.

### 2.1.1.3 Les toponymes

C'est la branche de l'onomastique qui étudie les noms propres de lieu. Le toponyme participe toujours de l'information socioculturelle et dont la significativité particulière reflète celles des anthroponymes, il est pour C. Léonard (2008 :15) «[...] des marques identitaires, symbole d'une présence et d'une appropriation du territoire ». Malgré les mêmes procédures de formation nominale, le toponyme est muable, il varie en fonction des événements qui se succèdent à un moment précis. En d'autres termes, un lieu peut avoir plusieurs noms puisque J.B Obama (2008) montre qu'il est «lié à la végétation au relief ou à la géographie, à la faune, au cours d'eau, au nom de lignage ». L'intrigue de notre corpus se déroule au sein des villages et des villes des régions camerounaises. Ainsi, les toponymes répertoriés sont en majorité ceux de la région de l'Ouest- Cameroun. Ces extraits ci- après le prouvent :

44. En effet, j'ai découvert, durant tout ce temps passé à *Bangangté*, une autre façon de voir la vie... (SV : 13)
45. Dans la vallée du *bord du Noun*, où je vis les pierres à écraser, les débris de poteries.... (SV : 56)
46. Quatre de ces familles avaient émigré de la *région bamoun* en suivant leurs patriarches... (SV : 82)
47. Je m'étais rendu à l'hôpital de *Bangwa* pour des analyses de sang, à cause d'un palu particulièrement tenace. (SV : 130)
48. Je suis Ntechum, donc ma famille maternelle est de *Bangoulap*. (SV : 172)
49. C'est pourquoi, lorsqu'on se promène, dans le *pays bamiléké*, on voit des polycultures savantes, soignées, complétées par des arbres fruitiers plantés surtout autour des habitants. (SV : 46).

Les occurrences relevées attestent que ces toponymes se trouvent dans la région de l'Ouest-camerounais. Nous constatons également que l'espace est évolutif. On part d'un

micro espace le village *bangangté* pour un macrospace le Cameroun. A travers ces toponymes, la romancière française nous fait visiter Cameroun.

### 2.1.1.2 Les ethnonymies

L'ethnonymie est un terme désignant une ethnie, une communauté culturellement définie. Ainsi, l'ethnie est comprise comme un ensemble d'individu partageant les mêmes coutumes et la même langue. Dans notre corpus, plusieurs ethnies sont évoquées et permettent ainsi au moyen de leur interprétation de fonctionner comme des marquages socioculturels. En Afrique noire, il est important avant toute idée de mariage, de connaître l'arbre généalogique des deux individus. C'est dans cette lancée que la narratrice évoque les ethnies en leur assignant certains préjugés dans les extraits suivants :

50. Ainsi, chez nous, on redoute toujours d'avoir à aller doter une fille chez les Ba Tou car, dit-on « Ces gens-là les vendent trop cher » (SV : 118)

Les *Ba Tou* signifie mot à mot « Ceux des hauteurs c'est-à-dire tous les habitants se trouvant en gros à l'Ouest de Bangwa, village distant de quinze kilomètres ». Ce terme est englobant. Cette ethnie a pour spécificité d'être avide d'argent.

51. Face à ces fourmis de la Fable, les *Bangangté* ont une réputation de cigales. Ils ne sauraient pas épargner et, comme disent nos voisins, « dès qu'ils ont cinq francs, ils vont le boient avec les amis » (SV : 119).

Les Medumba comme nous l'avons mentionnés ci-dessus est une ethnie qui se trouve dans la région de l'Ouest et plus précisément dans le département du NDE. Elle a pour particularité de dépenser sans se contrôler.

52. Mais, si vous allez chercher femme chez les *Mbouda* ou les *Dschang*, remplissez bien votre portefeuille et soyez prêt à soutenir un combat qui durera toute la nuit jusqu'à l'aube. (SV : 122)

De même Les Nghomala ou les Yembâ sont originaires de l'Ouest-Cameroun. A la seule différence que l'un se trouve dans le département de Bamoutos et l'autre dans celui la Menoua. Leur comportement ou mode de vie, leur culture les rapprochent. Ce sont des gens à majorité sages, économes et avides d'argent.

53. Par exemple, les Bangangté affirment que les *Bakong*, habitants d'une localité limitrophe, ne brillent pas par leur intelligence. » (SV : 74).

C'est une ethnie voisine à celle des Bangangté. Leur spécificité est d'être moins intelligents que les autres.

De manière générale, les occurrences soulignées ci-dessus sont des ethnies de l'Ouest-cameroun. Chacune de ces tribus à sa particularité, sa singularité. Leur usage nous amène à penser que Njiké-Bergeret ne s'est pas seulement intéressée à la socioculture bangangté mais aussi qu'elle s'est frottée à d'autres cultures, à d'autres peuples, bref à la socioculture bamiléké en général. Pour tout dire, l'onomastique donne au texte de Bergeret une coloration africaine. Toutefois, elle emprunte également aux autres langues locales.

### **2.1.2 Les emprunts aux langues camerounaises**

Notre corpus nous présente des lexies provenant des autres langues camerounaises. C'est le cas dans les extraits ci-après:

53. Ma fille porte un autre nom, *Abiba* (SV : 64)
54. On consacre tout autant de temps pour le *ndolé*... (SV : 155)
55. Ce *pan nkwi*, plus connu sur le nom bandjounais de *nkui*. (SV : 164)
56. Même dans les quartiers peuplés de *Douala* ou de *Yaoundé*, les relations humaines rappellent en tout la vie au village... (SV : 54)
57. Les *bayam salam* sont celles qui achètent en gros pour revendre en détail. (SV: 149)

Les lexies *Abiba*, *ndolé*, *douala*, *nkui*, *Yaoundé* et *bayam salam* proviennent respectivement des langues fulfuldé, duala, ghomala, éwondo et pidging english. Le fulfuldé est la langue la plus parlée dans la partie septentrionale du Cameroun, le duala dans le Littoral, l'éwondo au Centre, le ghomala à l'Ouest. Le pidging english est un mélange de l'anglais et la langue identitaire du Nord- ouest Cameroun. Il est parlé dans presque toutes les régions du Cameroun et beaucoup plus dans les zones anglophones. Ces lexies attestent de la diversité linguistique dont jouit le Cameroun.

Pour nous résumer, les emprunts aux langues permettent à notre écrivaine de combler le vide terminologique et par conséquent de s'approprier la langue de Voltaire. Par ailleurs, ces emprunts imposent leur structure à la langue et, parfois même ils changent complètement le sens de la phrase. Ceci se perçoit à travers les calques.

## 2.2. LES CALQUES

Le calque est une forme d'emprunt qui consiste à transposer les unités linguistiques de la langue de départ (langue source) aux structures de la langue cible. C'est dans cette mouvance que Lise Gauvin et Al. (2005 : 31) déclarent que

Le calque est une construction transposée d'une langue à une autre en fonction des interférences et des contacts complexes des langues entre elles. C'est la traduction quasiment littérale d'un mot mais aussi d'une phraséologie [...] Dans le roman francophone, le calque joue sur la notion d'écart, [...] car il garde la trace de la langue autre- et parfois le souvenir des conflits historiques qui lui sont associés. Dans notre œuvre, on dénombre deux types de calques : les calques traductionnels et les calques sémantiques.

Les calques sont des mots et expressions à travers lesquels, on peut percevoir une traduction en français des termes propres à la culture africaine. Ainsi, dans *SV*, on retrouve les calques traductionnels, syntaxiques et sémantiques.

### 2.2.1 Les calques traductionnels

Comme son nom l'indique, ce type de calque traduit littéralement « mot à mot » les expressions telles qu'elles se trouvent dans la langue source. Lipou (2001 :128) les considère comme « le résultat d'une double opération, la traduction littérale et la transposition en français des constructions lexico-sémantiques empruntées aux langues africaines ». Ils se perçoivent dans notre corpus à travers les indices suivants :

58. *En traversant les quartiers de la reine de la chefferie, je vis une vieille maman que j'aimais profondément...* (SV : 43)= Les appartements de la reine

59. *Nous avons beaucoup duré, je vais rentrer chez moi maintenant, j'étais venue perdre du temps juste* (SV : 95) = On a longuement bavardé et j'étais juste venue passer un moment avec toi

60. Dieu seul sait *ce qu'il a mis dans le cœur de l'enfant* (SV : 185). = C'est la volonté de Dieu qui s'accomplit et non la notre

61. S'il pleure à, ce moment-là, on le fera taire assez sèchement en lui disant de ne pas *casser les oreilles des gens...* (SV : 189). = éviter de nuire

62. Alors le *deuil des larmes* va se poursuivre tous les soirs. P89 = les lamentations.

A travers ces exemples, nous remarquons que les lexies ou les expressions de la langue medumba sont traduits littéralement en français et ceci dénote l'appropriation du français par Claude Njiké-Bergeret et par là, la maîtrise et la compétence de celle-ci. Nous notons aussi la présence des calques syntaxiques.

### 2.2.2. Les calques syntaxiques

Ils « se manifestent par l'importation des structures des langues africaines en français dans une opération de traduction qui colle au texte de départ » (Lipou, 2001 :127). A ce niveau, les mots utilisés sont français alors que la structure syntagmatique dans laquelle ils s'intègrent est propre aux langues locales. Autrement dit, les locuteurs ont souvent tendance en situation de communication à reproduire les structures de leurs langues maternelles dans les phrases françaises. On peut illustrer ces phénomènes par ces quelques exemples :

63. « Où *va-tu, toi* ? [tel que] ». (SV : 18) = Où vas-tu ?

64. *Nous avons beaucoup duré*, je vais rentrez chez moi maintenant, *j'étais venue perdre du temps juste* (SV : 95) = On a longuement bavardé et j'étais juste venue passer un moment avec toi

65. *J'ai moi-même accouché six fois mais un bébé est mort.* = J'ai accouché six fois mais un bébé est mort. (SV : 168)

A l'observation, on remarque que ces lexies se ramènent à des simples transpositions des structures de langue locale dans la langue française. D'autres mots désignent des référents propres à aire culturelle africaine. C'est le cas des calques sémantiques.

### 2.2.3 Les calques sémantiques

Parlant des calques sémantiques, Onguené Essono (2003 : 15) déclare: « Ce phénomène [de calque] passe par le processus cognitif des locuteurs [...] qui réfléchissent d'abord en leur langue et qui reproduisent ensuite le résultat en français ». Les calques sémantiques sont en quelque sorte la transposition d'expression par les locuteurs d'une langue à une autre. Ceux-ci apparaissent de manière récurrente dans notre roman et ce, à travers les phrases suivantes :

66. Enterrer quelqu'un se dit ne tshong, littéralement « *l'attacher* », « *le nouer* » pour qu'il ne bouge plus. (SV : 89)

67. D'ailleurs, ici, c'est le mari qui, « *achète* » sa promise à ses futurs beaux-parents, et non le contraire » (SV : 116)

68. Parents, amis ou voisins de la famille se doivent devenir « *voir l'enfant* ». (SV : 162)

69. Ainsi, si vous êtes la dernière à « *manger la tontine* [...]», toutes les participantes apporteront la somme que vous cotisez d'habitude ». (SV : 147).

Ces locutions verbales évoquent des référents propres à l'aire culturelle bangangté. Les verbes d'action *attacher* et *nouer* sont des synonymes. A la base, ils signifient lier au

moyen d'une corde. Or, dans le contexte africain, l'on dit toujours que les morts ne sont pas morts. Ils nous quittent physiquement mais spirituellement, ils sont présents.

L'expression *achète sa promise à ses futurs beaux-parents* veut dire doter. Dans l'Afrique noire, la dot c'est l'ensemble des cadeaux qui diffèrent selon les régions, plus une somme d'argent que le fiancé doit remettre à certains membres de sa future belle-famille. C'est en quelque sorte une compensation que le fiancé donne à la famille de la mariée. *Manger la tontine* signifie bénéficier de la tontine. L'expression *voir l'enfant* dans son sens initial veut dire percevoir par la vue. Dans la socioculture africaine, il signifie rendre visite à la jeune accouchée à son chevet et l'aider également à s'occuper du nouveau-né en participant à toutes les tâches de la maison : le ménage, la cuisine, les travaux champêtres. Ceci peut prendre des jours, des semaines, des mois mêmes.

De ce qui précède, il en ressort que les calques sémantiques permettent à l'écrivaine franco-camerounaise de transposer les constructions lexico-sémantiques des langues locales en français. Ceci s'observe également à travers les interférences linguistiques.

### 2.3 LES INTERFÉRENCES LINGUISTIQUES

A en croire Weinreich cité par Essono (op.cit: 61)

Le mot interférence désigne un remaniement des structures qui résultent de l'introduction d'éléments étrangers dans les domaines plus fortement structurés de la langue, comme l'ensemble du système phonologique, une grande partie de la morphologie et de la syntaxe et certains domaines du vocabulaire (parenté, couleur, temps etc.)

J-M Essono (ibidem) clarifie cette assertion, en soutenant que l'interférence « C'est l'introduction dans une langue cible (L2) par ignorance ou par inadvertance, des éléments ou des particularités linguistiques appartenant à une langue source (L1) ». Ainsi, le phénomène d'emprunt marque l'influence des structures d'une langue sur une autre. Un tel emploi constitue une faute contre la norme de la langue cible (L2). Les écarts interférentiels se situent à des niveaux divers. Mais en ce qui concerne notre corpus, nous limiterons au niveau syntaxique qui se traduit par l'alternance codique et les expressions idiomatiques.

### 2.3.1. L'alternance codique

Selon J.M Essono (1998 :60), l'alternance codique s'appréhende « comme le fait pour un bilingue de passer d'une langue à l'autre au cours de la production des énoncés ». Elle se perçoit également comme un entrelacement dans un énoncé de deux séquences appartenant à un métissage ou un mélange de langues. Plusieurs cas d'alternance sont observables dans notre roman. On a les cas suivants : Français / Medumba, Français / anglais, Français / pidging. Nous pouvons les observer dans les exemples ci-après :

70. Lorsque je suis revenue à *Bangangté*, il y a vingt-cinq ans, au collège de *Mfetom*... (SV : 19)
71. « Ce sont nos yeux qui nous trompent », *miag pen ben nke fù pen*... (SV : 27)
72. De plus le *ndap* n'est pas figé. (SV : 77)
73. Mais le 4x4 japonais, les lunettes noires, la boîte de soda, les talons aiguilles et le t-shirt estampillé « *University of tennese* » ne sont que l'apparence des êtres. (SV : 18)
74. Les *Bayam salam* sont celles qui achètent en gros pour revendre au détail. (SV : 149).

Les passages soulignés mettent en lumière quatre idiomes : le français, le medumba, l'anglais et le pidging english. On passe subitement du français au medumba, et vice-versa, du français à l'anglais et du français au pidging english. A travers ces occurrences nous constatons que le français rivalise d'adresse avec les langues locales. Cette influence est due à l'oralité, qui est le propre des expressions idiomatiques.

### 2.3.2 Les expressions idiomatiques

Elles sont perçues par Mendo Ze (1999 : 56) comme « des locutions qui marquent le passage de l'oralité à l'écriture, et fixent la sagesse populaire véhiculée par la tradition orale ». Dans ce vaste ensemble, nous retrouvons : les proverbes, les dictons, les maximes, la sentence, l'adage, le précepte. Elles sont en réalité une source d'éthique qui enrichit la langue à travers le français qu'elles véhiculent. Les expressions idiomatiques sont une sorte d'encrage ethnoculturel. Dans le cadre de notre travail, nous nous limiterons aux proverbes, aux dictons et aux maximes.

#### 2.3.2.1 Les proverbes

Dili Palaï (2005 : 253) considère les proverbes comme des « énoncés lapidaires inspirés des expériences de la vie quotidienne et qui s'insèrent harmonieusement dans la chaîne parlée ». Pour Kleiber (2000 : 40-59)



Les proverbes sont à la fois des phrases génériques renvoyant à une vérité générale ; et des phrases idiomatiques c'est-à-dire dénominatives. En parlant de dénomination pour le proverbe, il ne faut entendre qu'une et une seule chose : le fait qu'il s'agit d'une expression idiomatique ou figée, c'est-à-dire d'une unité polylexicale codée, possédant à la fois une rigidité ou fixité de forme et une certaine « fixité » référentielle ou stabilité sémantique, qui se traduit par un sens préconstruit, c'est-à-dire par convention pour tout locuteur qui fait donc partie du code commun.

De ce fait, le proverbe est une vérité d'expérience ou un conseil de sagesse pratique et populaire commun à tout un groupe social et exprimé en une formule elliptique généralement imagée ou figurée. Considéré comme le socle de toute culture, il rend compte des dires, des sources lointaines et profondes d'un peuple. C'est ce qui pousse CJB (2000 : 51) à les percevoir comme : « Le recueil d'expériences que les anciens ont eu à cœur de transmettre aux plus jeunes pour les aider et les guider sur les chemins de notre monde ». Ainsi, on recense une pléthore de proverbes et de locutions proverbiales dans SV qui de manière générale véhiculent des mesures de sagesse telles que : la solidarité, la méfiance, la prudence et la patience. Analysons-les dans un tableau.

**Tableau 2 : Typologie des paremies banganté**

PROVERBES	ENSEIGNEMENTS
<i>Si tu cherches un champ, un rejeton de bananier sur l'épaule, tu risques de te retrouver chez un vampire (SV : 30)</i>	On perd à vouloir se hâter, il faut être patient
<i>N'abandonne pas tes pieds aux chiques pour faire croire que Dieu ne t'aime pas (SV : 37)</i>	Aide-toi d'abord et le ciel t'aidera ensuite
<i>C'est avec la queue que le chien dit merci. (SV: 119)</i>	On ne peut témoigner sa gratitude que par une poignée de main ou par un sourire
<i>Incapable d'atteindre le séchoir des condiments, il prétend se hisser jusqu'au grenier à bois et aux récoltes. (SV : 154)</i>	Il veut péter plus haut que son cul
<i>Le chef possède les perles, mais il n'a pas le fil pour les mettre en collier. (SV : 110)</i>	L'union fait la force
<i>Ne juge pas le vin à sa calebasse. (SV : 155)</i>	L'apparence est trompeuse
<i>Lorsqu'une maison est dirigée par une personne</i>	Il faut se laisser guider par les adultes. On

<i>respectée, l'eau du couscous ne se renverse pas et n'ébouillante personne. (SV : 183)</i>	apprend beaucoup en écoutant les aînés
<i>Quand vous réparez votre barrière de bambous, attachez la nouvelle liane à l'ancienne. (SV : 184)</i>	Il faut s'inspirer des anciens pour pouvoir évoluer
<i>Si votre enfant n'écoute pas vos conseils, laissez-le faire ce qu'il a envie, la vie se chargera de lui montrer le chemin à suivre. (SV : 184)</i>	Parfois, les conséquences valent mieux que les conseils
<i>Lorsqu'on met au monde un enfant, on n'accouche pas en même temps ce qu'il y a dans le cœur. (SV : 198)</i>	Le destin d'un enfant est entre les mains de Dieu. Nul ne peut le changer
<i>Notre véritable ami dit-on, est celui qui accepte de venir vous aider à construire votre barrière même le jour du marché. (SV : 198)</i>	Notre véritable ami est celui qui nous soutient dans les moments de joie et de peine
<i>En cherchant mieux, on trouve souvent pire. (SV : 208)</i>	Il faut se contenter de ce qu'on a
<i>Si en voyage, on porte un enfant il ne comprendra pas que la route était longue. (SV: 186)</i>	Mieux vaut apprendre à un enfant à pêcher que de lui donner du poisson.

Ces proverbes transmettent certaines valeurs comme : la solidarité, la patience et la prudence qui peuvent également se percevoir dans les maximes.

### 2.3.2.2 Les maximes

De son étymologie latine « maxima », sententia c'est-à-dire sentence générale, la maxime est une formule brève énonçant une règle de morale ou de conduite, des jugements ou appréciations d'ordre général. De façon simplifiée, ce sont des énoncés généraux se référant à un sujet universel, et qui servent d'enseignement, de recette. Cette composante des expressions idiomatiques peut s'identifier dans notre roman à travers les énoncés ci-après :

75. « Quand quelqu'un veut te tuer, il vaut mieux d'en faire un ami ». (SV : 27)

76. « celui qui entretient dépasse celui qui crée ». (SV : 171)

77. « En choisissant ta direction, garde la possibilité de revenir en arrière. Tu as pu te tromper ». (SV : 41)

78. « La terre appartient à ceux qui la cultivent ». (SV : 171)

Au finish, Ces maximes sont des conseils, ils attirent notre attention sur certaines notions sacrées de la vie telles que : la vigilance, la responsabilité, la patience.

Au total, La production de Bergeret est parsemée de proverbes. Ceci nous amène à penser que cette œuvre est moyen choisi par cette auteure pour véhiculer la sagesse, la vision du monde du peuple Bangangté et par conséquent la sagesse africaine. D'où le titre de notre corpus: *La Sagesse de mon village*.

En définitive, cette première partie intitulée l'appropriation linguistique nous a permis de voir comment CJB s'approprie la langue de Molière pour des fins personnelles. Nous avons vu d'une part que celle-ci par le biais de la néologie crée des nouveaux mots. Elle désémantise certains et resémantise d'autres et ceci à dessein car, elle veut créer un lexique qui lui permettra de traduire sa vision du monde. En plus de cela, elle donne la parole à ses personnages en fonction de leur niveau intellectuel, ce qui stratifie la langue à des niveaux divers : familier, courant et soutenu.

Par la suite, elle travestit la norme française en se livrant à l'exercice d'emprunt. Ceci laisse transparaître dans sa production une écriture métissée et variée qui est la marque particulière de notre romancière. Des analyses faites, nous pouvons conclure que CJB s'approprie la langue française pour traduire les réalités socioculturelles bangangté, camerounaises et par ricochet africaines.



**II<sup>ème</sup> PARTIE : LA RHÉTORIQUE DE  
LA VARIATION**

La rhétorique est un concept très vaste et assez complexe parce qu'il est difficile de lui attribuer une définition assez précise. Au fil du temps, elle a connu plusieurs acceptions. Néanmoins, nous nous évertuerons à lui donner une définition. Etymologiquement, le vocable « rhétorique » vient du mot latin *rhetorica*, emprunté au grec ancien *rhêtorikê* qui se traduit par technique, art oratoire. La rhétorique peut se définir comme l'art du discours, l'art de la persuasion. Elle comprend cinq étapes : l'*inventio*, la *dispositio*, l'*élocutio*, la *mémorio* et l'*actio*. Seules l'*élocutio* et la *dispositio* vont faire l'objet de notre étude en ce sens qu'elles intègrent respectivement les figures de style et la situation d'énonciation. En effet, l'*élocutio* est considéré comme le cœur de la rhétorique. C'est pour cette raison que le groupe mu et J. Cohen (1991 :13) la définissent comme « L'étude des styles et particulièrement les figures de style ». En outre, la rhétorique en tant que art du discours va prendre en compte la situation d'énonciation c'est-à-dire l'émetteur, le récepteur, et les circonstances, ainsi que les voix en présence dans le discours. Ce qui donne lieu au concept de polyphonie énonciative. Ainsi, la figuration et la polyphonie énonciative constitueront les grandes lignes de cette seconde partie.

## CHAPITRE 3 : LA POLYPHONIE ÉNONCIATIVE

Selon Benveniste (1974 : 80), l'énonciation est « la mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation ». Cérvoni (1987 : 27) quant à lui la perçoit comme le processus par lequel un sujet produit des énoncés. Et par conséquent celle-ci « suppose un locuteur et un allocataire, [...] elle prend place dans le temps à un moment où elle a lieu ».

A ce sujet, c'est le fait pour un énonciateur, d'exprimer sa subjectivité à un lieu et à un moment précis, moyennant les indices bien déterminés. A contrario, un énoncé peut laisser entendre plusieurs voix c'est-à-dire qu'il peut avoir plusieurs émetteurs et récepteurs. Cette plurivocité renvoie au concept de polyphonie énonciative.

Le concept de polyphonie trouve ses fondements dans les travaux de Bakhtine et dans ceux de Ducrot qui soutiennent que le discours d'un même énonciateur laisse entendre plusieurs voix. A cet effet, Ducrot (1984 :173) appréhende la polyphonie comme la « mise en scène d'instances énonciatives distinctes auxquelles le locuteur peut se présenter comme associé ou non ». Ainsi, Quelles sont les voix en présence ? Que nous révèlent-elles ? Dans le présent chapitre, nous allons axer nos analyses sur trois aspects : la situation d'énonciation, les propos et les pensées rapportés et l'écriture autobiographique.

### 3.1 LA SITUATION D'ÉNONCIATION

C'est la situation dans laquelle une parole a été émise un énoncé ou encore un texte est produit. Celle-ci permet de déterminer « Qui parle ou bien qui écrit ? A qui et dans quelles circonstances ? Elle est constituée par l'ensemble des paramètres qui permettent la communication à savoir le locuteur, l'interlocuteur, le lieu et le moment de l'échange, et éventuellement la référence. Tous ces paramètres se manifestent par certains mots que Benveniste et Maingueneau appellent *déictiques*, *embrayeurs* chez Jakobson et *shifters* chez Jersperson. Ce dernier les définit (1966) ainsi « tout code linguistique contient une classe spéciale d'unités grammaticales qu'on peut appeler les embrayeurs : la signification générale des embrayeurs ne peut être définie en dehors d'une référence au message ».

Etudier la situation d'énonciation dans notre corpus revient à analyser les déictiques de personne qui nous permettront d'identifier l'émetteur, le récepteur, le temps et le lieu qui constituent la référence.

### 3.1.1 L'ancrage spatio-temporel

Ce sont des indices qui nous renseignent sur les lieux et les temps de l'action. Cette étude se fera au travers des déictiques spatiaux et temporels.

#### 3.1.1.1 Les déictiques spatiaux

Ce sont des morphèmes qui renseignent sur les lieux dans lesquels les actions, décrites se déroulent. Ils s'analysent par rapport à la position du sujet parlant. Pour Benveniste, ces derniers s'organisent à partir du lieu dans lequel se trouve le sujet parlant. Ils diffèrent des autres morphèmes qui s'interprètent grâce au contexte. C'est dans cette lancée que Maigueneau (1986 :11) affirme que « Les déictiques spatiaux [...] s'interprètent grâce à une prise en compte de la position du corps de l'énonciateur et de ses gestes. ». Ainsi, au regard des expressions qui indiquent la position du locuteur dans l'espace, nous relevons dans SV, les références absolues, les adverbes et les démonstratifs à valeur locative.

##### - Les références absolues

Elles renvoient aux lieux dans lequel évolue le locuteur ou un objet décrit. Ce sont des lieux qui existent réellement. Ils sont connus de tous et n'ont pas besoin d'autres apports pour être déterminés :

79. En effet, j'ai découvert, durant tout ce temps passé à *Bangangté*, une autre façon de voir la vie... (SV : 13)
80. Dans *mon village*, les choses vont de soi. (SV : 16)
81. Dans la vallée du *bord du Noun*, où je vis les pierres à écraser, les débris de poteries.... (SV : 56)
82. Quatre de ces familles avaient émigré de la *région bamoun* en suivant leurs patriarches... (SV : 82)
83. Je m'étais rendu à l'hôpital de *Bangwa* pour des analyses de sang, à cause d'un palu particulièrement tenace. (SV : 130)
84. Je suis Ntechum, donc ma famille maternelle est de *Bangoulap*. (SV : 172) ;
85. C'est pourquoi, lorsqu'on se promène, dans le *pays bamiléké*, on voit des polycultures savantes, soignées, complétées par des arbres fruitiers plantés surtout autour des habitants. (SV : 46).

Ces toponymes sont pour la plupart les noms des villages et villes du Cameroun.

##### - Les adverbes de lieu

Ils permettent de déterminer la référence locative du locuteur et des événements actualisés. Ils assument le plus souvent la fonction de complément circonstanciel de lieux. Etudions-les dans les phrases ci-dessous :

86. Je m'y [à Bangangté] sens chez moi et j'aime y vivre. J'y ai découvert une autre façon d'être. (SV : 15) ;

87. Et puis progressivement, naturellement, au fil du temps, j'ai réappris, sans effort, à vivre comme on vit *ici* au rythme patient des saisons, en harmonie avec la nature. (SV : 19)

88. On pourrait croire que les gens d'*ici* sont noyés dans la masse de la population, telle la fourmi dans la fourmilière. (SV : 63)

89. Il va à l'école *là-bas*. (SV : 162).

Les adverbes *y* et *ici* circonscrivent la position du locuteur ou d'un objet dans un cadre spatial bien déterminé. *Ici* traduit la proximité. Il renvoie à la localité de Bangangté. Par contre la locution adverbiale *là-bas* montre l'éloignement, il fait référence à la ville de Douala. Comme autres indices de lieu, nous avons les adjectifs démonstratifs.

#### - Les adjectifs démonstratifs

Ils qualifient leurs substantifs en indiquant l'espace dans lequel se trouve une personne ou une chose dans le discours.

90. *Cette* chefferie, n'en est qu'une parmi les cent six qui occupent depuis des siècles le plateau bamiléké. (SV : 13)

91. Les souvenirs les plus lointains de mon enfance ont pour horizon *ce* pays de montagnes. (SV : 14)

92. Dans *ce* monde d'oralité, les vieux toujours et partout, transmettent les valeurs humains et les traditions de la communauté. (SV : 14)

93. La femme, dans *ce* monde agricole, est indépendante de son mari. (SV : 136)

94. Même à présent, après avoir passé tant d'années dans *ce* pays, je suis toujours aussi étonné de la patience des enfants et de celle des adultes par contre-coup. (SV : 142)

95. Les coutumes qui régissent la vie des habitants de *cette* région d'Afrique. (SV : 15).

Les adjectifs démonstratifs *ce* et *cette* dans ces phrases font allusion à la localité de Bangangté.

Somme toute, dans la *SV*, l'auteure française évoquent des lieux qui existent réellement, connus par tous. A côté de cela, nous avons des adverbes locatifs et des adjectifs démonstratifs qui sont en quelques sortes des substituts de ces lieux. Nous constatons également que Bangangté est la localité la plus en vue dans cette œuvre et cela n'est pas fortuit car Bergeret veut attirer l'attention de son lectorat. Elle veut l'amener à connaître, à



visiter cette ville (localité) sans toutefois se déplacer. Elle vante son pays d'adoption. Par ailleurs, nous notons également la présence des déictiques temporels dans SV.

### 3.1.1.2 Les déictiques temporels

Ils peuvent être considérés comme des morphèmes qui s'organisent autour du temps de l'action ou encore autour du moment de la production réelle de l'évènement actualité. Il peut arriver que la temporalité textuelle précède le temps de l'évènement, le temps du texte peut aussi coïncider ou être postérieure au moment où se déroule l'action. Il importe de mentionner que les temps verbaux ne feront pas l'objet de notre étude. Dès lors, notre étude se limitera uniquement à analyser les déictiques temporels tels que les adverbes, les dates, qui traduisent l'antériorité, la simultanéité et la postériorité des actions dans le texte.

96. Il est vrai que mes origines françaises et *dix-huit ans que j'ai passés* en France font que je ne porte sûrement pas le même regard sur ce qui m'entoure que ceux qui n'ont jamais quitté le pays. (SV : 15)
97. Lorsque je m'installai à la chefferie *en novembre 1978*, je décidai de ne plus chercher de travail pour m'occuper moi-même de ma fille Sophie. (SV : 48)
98. « *C'était l'année de la mort du chef Njiké Pokam Robert, à l'époque de la récolte des ignames* ». (SV : 49)
99. Elle va en classe ici, et, *l'année prochaine*, ses deux frères viendront la rejoindre. (SV : 168)
100. *Bientôt*, il ne sera plus nécessaire de les porter. (SV : 186)
101. L'école semble *actuellement* moins fréquentée, en ces années de crise internationale, car les parents n'ont plus assez d'argent pour payer des études à leurs enfants... (SV : 187)
102. *Ce jour-là*, je revenais de mon champ. (SV : 43).

Nous constatons que les évènements suivent une chronologie bien définie. En effet, certaines actions se situent dans le passé. C'est le cas dans les extraits 96,97, 98 et 102. En ce qui concerne le 98, il est important de noter que dans l'univers bangangté, le temps est défini en fonction des circonstances, des évènements, des phénomènes naturels qui ont marqué la vie des habitants de cette région. Ainsi, *la mort du chef Njiké Pokam Robert, à l'époque de la récolte des ignames...etc* est un moment inoubliable qui a marqué les esprits. Du coup tous les évènements qui ont précédé ou qui ont suivi cette circonstance douloureuse se définissent par rapport à elle. Le groupe nominal *ce jour-là* marque l'indétermination. Un jour dont on ne s'en souvient plus. D'autres à l'instar de l'énoncé 101 exprime le présent. L'adverbe *bientôt* dans 100 traduit le futur.

Pour nous résumer, l'analyse de la situation d'énonciation dans notre corpus, nous a permis de ressortir les différents locuteurs et allocutaires qui y trouvent. Cela nous a aussi permis d'étudier l'espace dans lequel ceux-ci évoluent ainsi que le temps.

## 3.2 LES DEICTIQUES PERSONNELS

Ce sont ceux qui renseignent sur la présence du locuteur et du destinataire dans l'énoncé. Ils se définissent par rapport à la situation d'énonciation. Ainsi, l'auteur de *Problème de linguistique générale* considère les pronoms personnels *je* et *tu* comme les indicateurs du sujet parlant *je* et de son allocutaire *tu*. Il les appelle les *noms personnels*.

### 3.2.1 L'émetteur

L'émetteur est le sujet parlant, l'encodeur du message. Etant donné que nous sommes dans un roman autobiographique, c'est à dire dans une énonciation littéraire, l'auteur n'est pas nécessairement celui qui raconte des faits. Il y a donc dédoublement de l'instance émettrice. Ceci peut s'expliquer par la présence des déictiques de personnes dans les extraits suivants :

L'actualisation du déictique *je* dans un propos est la marque principale de l'inscription de l'émetteur dans son énoncé. A travers ce déictique, l'énonciateur assume ses propos. Dans la SV, nous relevons plusieurs plus d'une centaine occurrences, de la personne *je* lesquels renvoyant aux différents émetteurs. Les énoncés ci-après attestent leur présence.

103. *Je* parle le bangangté peut-être mieux que ma langue maternelle [...] *je* m'y sens chez moi et *j'* aime y vivre. *J'*y ai découvert une autre façon d'être qui m'a souvent émerveillé, parfois choquée, mais qui toujours m'a permis de remettre en question à tout moment. (SV:14-15)

104. *J'*avais repéré *ça* depuis longtemps, me dit-il mais *je* n'avais pas assez d'argent pour changer mes pneus. (SV : 207)

105. *Je* ne veux conclure ce chapitre sans évoquer une autre appellation, si particulière à la culture bangangté. (SV : 79)

106. Il me prit simplement la main, la serra doucement, m'attira vers lui et après m'avoir embrassée, il me dit : « *je* veux me marier avec toi, *je* veux un enfant de toi ». (SV : 207).

Dans les phrases suivantes on note la présence de plusieurs émetteurs : dans 103, 104, 105, nous avons les propos de la narratrice, du chauffeur du car (104) et dans 106 ceux du chef.

Nous pouvons aussi détecter la présence de l'émetteur dans un texte à travers la présence du déictique *nous*. En effet, *nous* ne renvoie pas toujours au pronom de conjugaison

marquant le pluriel. Il s'agit plutôt d'un déictique qui, au même titre que *je* explicite la subjectivité de l'énonciateur du texte. Analysez-les dans les phrases suivantes :

107. « ... *Nous* sommes intégrés dans la nature elle ne *nous* environne pas, elle est *nous*. Et *nous* sommes « elle ». Bien sûr, *nous* labourons, *nous* cultivons, *nous* défrichons, *nous* bâtissons. (SV : 17-18)

108. Les coutumes, hétéroclites et riches en couleurs, font chatoyer leurs mouvements et leurs déplacements improvisés, offrant l'image du monde où on fait don de tout son être à la vie, à cette existence qui *nous* échappe parce qu'elle *nous* est donnée et reprise malgré *nous*. (SV : 93)

109. Nos activités essentielles, à *nous* adultes, mis à part les travaux ménagers, sont agricoles : *nous* cultivons, semons, désherbons, binons nos champs et récoltons. En saison sèche, *nous* faisons des cultures maraîchers qui nécessitent un arrosage abondant [...] *nous* arrivons à produire toute l'année. (SV : 186).

Le déictique *nous* ici désigne un ensemble de personnes parmi lesquelles la narratrice. En outre, les adjectifs possessifs constituent aussi des marques du locuteur dans un texte. Citons ces exemples :

110. Je ne me limiterai donc qu'à *mes* propres expériences. (SV : 16)

111. Dans *mon* village, les choses vont de soi. (SV : 16)

112. Lorsque tu l'entendais parler de *mon* champ et de *mes* récoltes comme si nous possédions tout cela ensemble. (SV : 21)

113. *Ma* distance par rapport à ces croyances et rituels est une manière pour moi de préserver l'autre part de *ma* double appartenance. (SV : 101)

114. Moi-même, j'ai quitté la chefferie après la mort de *notre* mari. (SV : 137).

Tout compte fait, les déictiques *je*, *nous* et les adjectifs possessifs *mes*, *ma*, *mon*, *notre* trahissent la présence d'une pluralité d'émetteurs dans le texte. Ceux -ci échangent avec des destinataires.

### 3.2.2 Le récepteur

C'est la personne ou les personnes qui reçoivent le message. C'est celui qui décode, interprète, l'idée énoncée par le destinataire. Etant donné que tout énoncé est adressé à un récepteur, nous distinguons dans notre corpus plusieurs récepteurs et ceci se décèle dans SV par les déictiques de la deuxième personne du singulier et du pluriel, les adjectifs possessifs. Les déictiques *tu* et *vous* permettent de décrypter la présence du récepteur dans le texte. Identifions-les dans les passages suivants :

115. Quand vas-tu arrêter de me présenter comme si j'étais la mère de tout le monde. (SV : 20)

116. *Tu* poses trop de questions [...] *Tu* finiras par comprendre sans explications. (SV : 20)

117. Comment t'es-tu coupé dans le dos ? *Tu* devais encore t'amuser ou te battre avec ton frère. *Vous* ne savez pas que les machettes sont dangereuses ? (SV : 193)

118. « *Vous* ne pouvez pas avoir pitié de son âge ? *Vous* croyez que tout le monde est allé ? À l'école et sait à quoi servent tous ces papiers ? » (SV : 210)

Pour tout dire, les déictiques personnels *tu* et *vous* montrent ici qu'il y a plusieurs récepteurs dans le roman de Bergeret. Parmi lesquels, la narratrice, Matcha, les passagers, le médecin, la vieille dame, le chef. De même les adjectifs possessifs attestent également de la présence des destinataires dans cette œuvre romanesque. Nous pouvons les relever dans les extraits ci-après :

119. « *Vos* pièces d'identité », dit sur un ton neutre un représentant des forces de l'ordre en s'accoudant à une fenêtre de notre car. (SV : 210)

120. *Vous* arrivez donc dans *votre* future belle-famille à la tombée de la nuit, accompagnée de *vos* parents, le père ou son représentant, mais aussi d'amis. (SV : 122)

121. C'est *ma* mère, dit *votre* ami. *Ta* mère natale ? (SV : 60)

122. Non, *ton* père, corrigez-vous, plutôt satisfait que *votre* ami finisse, lui aussi, par s'embrouiller dans ces liens familiaux compliqués. (SV : 61)

Les adjectifs possessifs *votre*, *ta*, *ton*, *vos* révèlent la pluralité des énonciateurs qu'on retrouve dans le texte. Cependant, le locuteur produit son énoncé dans un espace bien défini et à un moment précis. Les déictiques personnels nous ont permis de descellés qu'il y a une pluralité d'émetteurs et de récepteurs dans notre corpus. Cela se perçoit aussi à travers les propos et les pensées rapportés.

### 3.3 LES PROPOS ET LES PENSÉES RAPPORTÉS

Il peut arriver que dans un texte ou dans un énoncé, un locuteur décide d'alterner dans ses propos des pensées de quelqu'un d'autre. Autrement dit, un énoncé peut laisser entendre plusieurs voix : celle du sujet parlant et celle d'autres énonciateurs extralinguistiques à qui il fait référence. Ainsi, l'étude des voix en présence dans notre corpus se fera par l'analyse des discours direct, indirect et indirect libre.

#### 3.3.1 Le discours direct

C'est celui qui permet à un énonciateur de rapporter les propos d'un autre en évitant de se poser comme émetteur. Ici, un locuteur se fait passer pour le porte-parole d'un autre sans toutefois modifier le contenu syntaxique, morphologique ou sémantique. C'est ce qui

pousse Oswald Ducrot (1984 :198) à penser que « rapporter un discours au style direct, ce serait donc dire quels mots a employé l'auteur de ce discours ». Ce type de discours utilise des marques spécifiques que Maingueneau (1881 :103) se propose d'énoncer en ces termes : « Dans le discours, le verbe introducteur, les guillemets, le tiret constituent les signes de démarcation qui permettent au destinataire de percevoir le statut du discours rapporté ».

De ce fait, dans le texte narratif, l'effectivité du discours direct est la marque de l'introduction du discours dans le récit. Les occurrences ci-après illustrent ce point de vue.

123. « Où va-tu, toi ? [tel quel] » demandait-on au marcheur rencontré sur la route. « Je rentre au village » répondait celui-là. (SV : 16)

124. « Tu es pressé pour aller où ? » demande-t-on au client qui s'énerve. (SV : 30)

125. Ma mère me répétait: « la nuit porte conseil...Il faut laisser décanter les choses». (SV : 31)

126. En se levant, la personne disait : « Nous avons beaucoup duré, je vais rentrer chez moi maintenant. J'étais juste venue perdre du temps. » (SV : 34)

127. « Si vous êtes malade, explique-t-on souvent ici, c'est que l'un de vos ancêtres est fâché contre vous, parce que vous l'avez quelque peu oublié ». (SV : 103)

130. Le chef me répondit en riant : « Attends, tu n'as pas fini de t'étonner ! Les Ba Tou ne plaisaient pas avec l'agent ». (SV : 125).

Au regard de ce qui précède, nous pouvons dire que l'usage des guillemets montre ici que les propos n'émanent pas du narrateur ; et que la position du verbe introducteur varie : il peut se placer avant les propos c'est-à-dire les guillemets comme dans 38c, 38d et 38 f, ou après comme dans c et b ou alors, il peut s'intercaler entre les propos. C'est le cas de 38e. Nous constatons également que le discours direct interrompt la narration et l'énonciateur rend ainsi chacun responsable de ces propos. Nous avons des incises *demandait-on, explique-t-on*. Les verbes introducteurs : *demande, répondit, répétait, disait*.

A cela nous pouvons ajouter les proverbes, les maximes qui sont en quelque sorte des propos, pensées rapportés. A titre illustratif nous avons :

131. « Quand l'harmonie, l'union, l'amour, mais aussi l'abondance règnent au village, le travailleur et le paresseux se confondent ». (SV : 51)

132. « Si tu cherches un champ, un rejeton de bananier sur l'épaule, tu risques de te retrouver chez un vampire ». (SV : 30)

133. « N'abandonne pas tes pieds aux chiques pour faire croire que Dieu ne t'aime pas ». (SV : 37)

134. « Quand tu conduis un esclave à travers le désert, ne souffres-tu pas de la soif autant que lui ? ». (SV : 41)

135. « Lorsqu'une maison est dirigée par une personne respectée, l'eau du couscous ne se renverse pas et n'ébouillante personne ». (SV : 183)

La présence des guillemets montre que la narratrice ne fait que rapporter les paroles de quelqu'un d'autre. En effet, les proverbes constituent le patrimoine culturel d'un peuple. La voix qui se laisse entendre ici est celle des sages. Néanmoins, il peut arriver que la narratrice s'approprie les paroles des personnages. C'est le cas dans le discours indirect.

### 3.3.2 Le discours indirect

Dans le discours indirect, le fil narratif n'est pas rompu. Les paroles ne sont pas rapportées dans leur intégralité. Elles perdent leur autonomie. Baylon et Fabre (1975 :216) ne martèlent-ils pas « le discours indirect n'interrompt pas la narration, il ne reproduit pas textuellement les paroles rapportées ». Le discours indirect ne donne pas la parole à autrui, c'est plutôt le narrateur qui est le porte parole des autres personnages, en y ajoutant une part de subjectivité. Mendo Ze (2006 : 34) dit à cet effet que « Le discours indirect rétablit le fonctionnement habituel de la langue, en plaçant tout énoncé sous la responsabilité d'un énonciateur unique grâce à la subordination ». Le discours indirect se reconnaît à l'écrit par la présence d'un verbe de parole dire, avouer, déclarer, affirmer, faire, savoir, annoncer...etc. suivi de "que" interrogatif ou d'une déclaration. Observons-les dans les extraits suivants :

136. Et votre ami vous expliquera patiemment que ce « père » est en réalité, soit son oncle, son grand-oncle, son grand-père, peut-être même son frère aîné, voire à la limite, son propre fils, son enfant. (SV : 60)

137. Les Bangangté disent souvent que si, en voyage, on porte un enfant, il ne comprendra pas que la route était longue. (SV : 186)

138. On dit des Camerounais qu'ils ne voyagent pas, mais qu'ils déménagent chaque fois qu'ils se déplacent. (SV : 204)

139. Les policiers demandent au chauffeur de continuer sa route sans ce vieux monsieur. (SV : 210).

Des observations faites, nous remarquons que le discours indirect est imbriqué dans la narration. Ce type de discours laisse transparaître la subjectivité de la narratrice. Celle-ci se perçoit également dans le style indirect libre.

### **3.3.3 Le discours indirect libre**

Nous le définissons avec Bakhtine (1977 : 195) «comme une forme mixte qui emprunte au discours indirect les temps et les personnes des verbes ». En clair, le discours indirect libre est un style à cheval entre le discours direct et le discours indirect. Ici, les paroles ne sont pas rapportées fidèlement. En outre, ce style concerne les intonations, les exclamations, les procédés expressifs propres au style indirect. C'est d'ailleurs pourquoi Tonye (2002 : 50-51) soutient que «Le discours indirect libre est plus difficile à cerner car il est à la fois discours citant et discours cité affranchi de tout repérage reliant ces deux discours indirect du narrateur ». Examinons ce point de vue dans les phrases suivantes :

140. De temps en temps, matcha lui demandait des nouvelles de sa famille, comment allaient les enfants, les parents. (SV : 34);

141. Elle était donc seulement venue pour un moment sans rien demander à personne. (SV: 35)

142. Quiconque n'aura pas organisé les funérailles de ces parents ne peut être pleuré à son tour s'il venait à mourir. (SV : 92)

143. On se lance des mots d'encouragements pour ponctuer nos efforts. (SV : 205)

144. Comme l'avion ne m'attendrait pas, on s'accordé à me la laisser (SV : 209).

De ce qui précède, nous constatons qu'il n'est pas aisé de circonscrire les passages au style indirect libre parce que le plus souvent ils se confondent au récit qui est narré à la troisième personne. Seulement, certains indices nous permettent d'identifier de manière implicite une voix autre que celle de la narratrice.

En définitive, la polyphonie nous a permis de mettre en lumière l'encrage socioculturel du corpus, les instances énonciatives et les discours rapportés. Il apparaît que, l'intrigue nous balade dans les villes et les villages du Cameroun. En dehors de la narratrice, on dénombre une pluralité d'émetteurs et des récepteurs qui s'émeuvent dans l'espace et dans le temps. Une lecture silencieuse de ce roman laisse entrevoir une plurivocité qui se matérialise à travers les discours direct, indirect et indirect libre.

## CHAPITRE 4 : LA FIGURATION

Par figure, Pierre Fontanier entend:

Les formes, les traits ou les traits plus ou moins remarquables et d'un effet plus ou moins heureux par lesquels dans l'expression des idées, des pensées ou des sentiments, s'éloignent plus ou moins de ce qui en ont été l'expression simple et commune

Selon Mendo Ze (2010 : 169), « En rhétorique, une figure est la forme que prend l'écart entre ce qu'un écrivain écrit et ce qu'il a pensé ». De ces assertions, nous retenons que la figure est une expression détournée. Elle constitue un écart par rapport à la norme, et provoque une rupture dans la cohésion. Pour Nicolas Laurent (2001 : 34), « Les figures de styles, à l'origine, se définissent comme les différents aspects que peut prendre dans un discours l'expression de la pensée ». Dans l'œuvre de Bergeret, ces figures abondent. Toutefois, Comment se déploient-elles dans SV ? Quel est effet recherché?

Aujourd'hui, on compte plusieurs classifications de figures de style, mais dans le cadre de notre étude, nous suivons la grille proposée par J.J Robrieux (2000 : 45) : les figures de sens, les figures de mot, les figures de pensées, les figures de construction.

### 4.1 LES FIGURES DE SENS

Encore appelées figures de mots ou tropes, ce sont des figures de transfert sémantique, c'est-à-dire qu'on attribue à une entité les propriétés d'une autre pour relever leur corrélation. Deux figures feront l'objet de notre étude dans cette rubrique : la métaphore, et la périphrase.

#### 4.1.1 La métaphore

C'est une comparaison abrégée qui se passe de l'outil de comparaison. Pour Ngalasso Mwatha Musanji (2001 :26)

Cette figure consiste en une comparaison implicite en deux termes (comparant et comparé) dont seul (le comparant) est nécessairement énoncé. Dans le processus de métaphorisation un des sèmes est mis en avant au détriment des autres. Il s'agit en somme d'une comparaison sans les marques de comparaisons, ce qui engendre une image immédiatement percutante.

Par la suite, il affirme que cette figure « repose sur une rupture d'isotopie : catégories logiques et impose une recatégorisation, une redistribution subjective ou se manifeste une



vision personnelle et imaginaire du monde ». En tant que figure d'analogie la métaphore a été abondamment répertoriée dans SV, et nous pouvons la lire dans les exemples suivants :

145. Dans ce tonnerre assourdissant, les membres de la famille et les amis *tuent ainsi symboliquement la mort*. (SV :91)

146. Puis le chef de famille verse l'eau ou le vin de raphia d'unealebasse sur le seuil de la porte, afin *d'enterrer la haine* à tout jamais. » (SV : 108)

147. Mais si un garçon semble un peu trop fier d'exhiber sa jolie fiancée, un ami pourra lui *glisser à l'oreille* [...] « ne juge pas le vin à sa calebasse ! ». (SV : 115)

148. Et cette continuité est représentée par l'héritier qu'on appelle *nju nda*, « *celui qui a mangé la maison* » (SV :94)

149. Lorsqu'on *regarde l'autre avec* « *son cœur* » (SV : 14)

150. Ainsi, si vous êtes la dernière à « *manger la tontine* » (SV :47).

« Tuent symboliquement la mort » veut dire transcendent celle-ci, « enterrer la haine » signifie bannir la haine de la famille, elle connote la réconciliation, la paix. « Glisser à l'oreille » c'est lui dire à voix basse, « lancer les ordres » donner les ordres. Dans la phrase « La ville n'a pas tout dévoré » traduit ici le fait que le modernisme n'a pas entraîné la perte des valeurs traditionnelles. « Manger la maison » veut dire hériter. L'expression « regarde l'autre avec son cœur » connote regarder l'autre avec amour. « Manger la tontine » être bénéficiaire de la tontine.

Ces métaphores naissent des glissements sémantiques. Leurs usages donnent lieu à des régionalismes. L'incapacité de la langue française à transcrire les idiomes africaines pousse l'auteur à recourir aux périphrases.

#### 4.1.2 La périphrase

C'est un procédé stylistique qui consiste à substituer par un énoncé long, un énoncé simple. Selon Kokelberg (1991 : 132) c'est « le détour de l'expression qui consiste à éviter le mot généralement employé pour désigner une réalité et qui accorde sa préférence à un groupe de mots susceptibles d'évoquer indirectement mais de manière plus significative ». Déduisons-la dans les occurrences suivantes :

151. « *La reine du champ et du foyer* » (SV :139), pour désigner la femme

152. Autrefois, on parlait du mari en disant « *le chercheur de bois* », et la femme « *la préparatrice de couscous* ». (SV : 150)

153. En revanche, les « vraies » Manfen, [...] « *la femme qui a rang de chef* », ou encore « *celle qui amasse et partage* » (SV : 157-158)

154. Ils (jumeaux) [...] ont des qualificatifs particuliers : par exemple, « *l'ami du chef* » [...] ou encore « *fil ou fille de la paresse* ». On les appelle aussi « *celui qui arrive à l'improviste* », [...] « *celui qui fait pleuvoir par sa simple présence* ». (SV : 66-67).

En un mot, ces périphrases sont en quelque sorte des traductions littérales des lexies de la langue medumba en français. Elles sont employées pour indiquer le rôle que chaque individu joue dans la communauté bangangté. A travers elles, Bergeret s'approprie une fois de plus la langue française.

En somme, les figures de sens ne sont pas les seules figures qui trahissent l'intention de l'auteur dans son roman, nous décelons également les figures de constructions.

## 4.2 LES FIGURES DE CONSTRUCTION

Ce sont les figures déterminant un écart dans l'agencement syntaxique de l'énoncé. L'écart consiste le plus souvent en une rupture ou en une amplification syntaxique. Robrieux (1998 : 97) déclare qu'il s'agit de « tous les procédés qui touchent à la syntaxe, c'est-à-dire aussi bien à l'organisation générale de la phrase qu'à la place des mots entre eux et à leurs rapports avec la structure globale de l'énoncé ». Dans cette rubrique, nous analyserons les figures telles que : l'ellipse, l'asyndète, l'anadiplose, l'épitrachasme.

### 4.2.1 L'ellipse

C'est un procédé syntaxique et stylistique consistant à omettre un ou plusieurs mots à l'intérieur de la phrase. Selon H. Suhamy (2000 : 100) « elle consiste à ne pas utiliser dans une phrase des éléments qui devraient y être trouvés ». Leur absence ne nuisant ni à la compréhension de l'unicité sémantique, ni à la syntaxe. Nous pouvons le relever dans les extraits ci-dessous :

155. Elle sourit en répétant des mots de ma phrase - .... Fais des progrès... si j'ai mieux travaillé... (SV : 44)

156. Actuellement, les caveaux, rivalisent de taille et les cercueils... de prix ! (SV : 89)

157. Les enfants, en jouant, avaient dû casser celle qu'on y avait mise, ou bien s'étaient amusés avec... (SV : 97)

158. Un [tel quel] semi-remorque qui bascule et... (SV : 206)

159. On l'a assassiné parce qu'il était premier de la classe... sa mère vampire lui a jeté un sort parce qu'il a refusé d'être vampire comme elle... (SV : 106)

Au regard des exemples ci-dessus, nous remarquons qu'il y a une suppression d'un ou de plusieurs mots dans ces énoncés. C'est le cas du pronom personnel *je* et la conjonction de coordination dans (155), d'un nom ou de l'adjectif (156) et (157) et d'un verbe (158). Cette suppression ne saurait pas être faite de manière hasardeuse. A travers ces ellipses l'auteur laisse libre cours à son lecteur ou son récepteur de compléter sa pensée.

#### 4.2.2 L'asyndète

L'asyndète désigne l'absence des liens de subordination et de coordination dans l'énoncé. On peut l'étendre à l'absence de tous les outils de liaison y compris les adverbes. C'est le cas dans les passages ci-dessous:

159. Et le temps se passe à *manger, à boire, à se bavarder, à se retrouver*. (SV : 163)

160. Il la mimait sous nos rires et nos acclamations alors que nous reprenions en chœur comme pour ponctuer *ses dires, ses phrases, ses refrains*. (SV : 200)

161. On aura vite fait de juger ces gens comme *étranges, étonnants, bizarres, voire, paresseux, sales, inconscients*. (SV : 26)

162. Ainsi, chacun se sent liés à tous les autres par ces *racines, cette culture, cette histoire* commune, [...] avec *les ancêtres, les vivants, les descendants, la terre, les traditions*. (SV : 81)

Dans ces extraits, on note l'absence de l'élément coordonnant *et* pour clore l'énumération. Il y a donc une juxtaposition des éléments sans liens de coordination. Ceci montre le désir de liberté qui anime Bergeret. Parmi les figures de construction, on compte l'épithète.

#### 4.2.3 L'épithète

L'épithète est la juxtaposition des termes brefs, d'égales longueurs. Elle est perçue par Nicolas Laurent (2001 : 41) comme une figure qui « consiste en une accumulation de mots brefs et fortement expressifs ». Les exemples ci-après en sont une parfaite illustration.

163. Et le temps se passe à *manger, à boire, à se bavarder, à se retrouver*. (SV : 163)

164. Il la mimait sous nos rires et nos acclamations alors que nous reprenions en chœur comme pour ponctuer *ses dires, ses phrases, ses refrains*. (SV : 200)

165. On aura vite fait de juger ces gens *comme étranges, étonnants, bizarres, voire, paresseux, sales, inconscients*. (SV : 26)

166. Ainsi, chacun se sent liés à tous les autres par *ces racines, cette culture, cette histoire* commune, [...] avec *les ancêtres, les vivants, les descendants, la terre, les traditions*. (SV : 81)

167. Nos activités essentielles, à nous adultes mis à part les travaux ménagers, sont agricoles : *nous cultivons, semons, désherbons, binons* nos champs... (SV : 186)

168. A Bangangté, une maison, n'est pas un nid douillet, rempli de jouets, ou tout est conçu pour que, le petit se sente *protégé, adulé, choyé, dorloté*. (SV : 190)

A la lumière de ces exemples, on peut clairement percevoir que l'épitrôchisme s'articule sur une suite d'énumération par laquelle le sujet parlant cherche à fasciner, éblouir et époustoufler son interlocuteur, par des offres gigantesques qui ont pour but d'émouvoir et de le dissuader. Dans ce même registre, nous pouvons aussi avoir l'anadiplose.

#### 4.2.4 L'anadiplose

L'anadiplose consiste dans la répétition d'un mot ou d'un terme, d'une phrase à une autre. Repérons-la dans les occurrences ci-après :

169. Le bébé, dès l'instant où il prend ce nom, devient son *homonyme*. Et *l'homonyme* devient le nouveau-né pour toujours. (SV : 64)

170. Voilà L'hôtel de ville, le cœur de *l'agglomération*. *Une agglomération*, ces terrains couverts de broussailles où broutent quelques chèvres, attachées au bout d'une corde. (SV : 106)

171. « ...Nous sommes intégrés dans la nature elle ne nous environne pas, elle est « *nous* ». Et *nous* sommes « elle ». (SV : 106)

Dans ces passages, nous avons la répétition des substantifs *homonyme*, *agglomération* et du pronom personnel *nous*. Par le truchement de celle-ci, l'auteur veut attirer l'attention de son lecteur.

En un mot, les figures de construction sont considérées comme des écarts par rapport à la norme. Celles-ci attestent de la volonté de Bergeret de transgresser les canons esthétiques. Par contre il existe des figures qui dévoilent la subjectivité du locuteur.

### 4.3 LES FIGURES D'ÉNONCIATION

Il est important de noter que les figures d'énonciation font partie des figures de pensées. Selon Robrieux (2000 :100) « les figures d'énonciation dans un texte ne mettent personne d'autre en scène que l'énonciateur. Elles présentent les messages dans une intention

manipulatrice pour rendre vivants ». Nous nous proposons de retenir que quatre figures d'énonciation dans le cadre du présent travail à savoir : la personnification, l'hypotypose et la prétérition.

#### **4.3.1 La personnification**

La personnification consiste à donner une apparence humaine à une réalité abstraite, à un animal ou une chose animée. Observons la fonctionnalité de ces figures dans les exemples ci-après:

172.... Sous les braises, étouffent doucement une prune, une patate ou une igname. (SV : 47)

173. Cette tradition qui, s'était un peu perdue, reprend de la vigueur ces dernières années. (SV : 50)

174. « L'oreille ne boit pas ». (SV : 109)

175. « La coutume t'a arrêté ». (SV : 102)

176. « C'est avec la queue que le chien dit merci ». (SV : 119).

A travers, ces personnifications, l'auteure attribue à des êtres abstraits ou inhumains les caractéristiques des humains. Elle veut redonner vie à tout ce qui l'entoure. Cette vivacité se perçoit au niveau des descriptions.

#### **4.3.2 L'hypotypose**

L'hypotypose est la représentation d'une scène, d'un être ou d'une chose se fait comme si on les avait sous les yeux. C'est le propre des descriptions vivantes. Analysons-la ces paragraphes:

177. « Quand le visiteur arrive pour la première fois dans bangangté, il y entre par une large avenue goudronnée à double voie qui lui donne impression de vide et de désordre. Quelques immeubles, pour la plupart inachevés, bordent cette artère centrale qui suit la ligne de crête. Voilà l'hôtel de ville, le cœur de l'agglomération. Une agglomération, ces terrains couverts de broussailles où broutent quelques chèvres, attachées au bout d'une corde ? [...] Sur les versants de la colline où s'est développée la ville, de part et d'autre de cet axe central, s'accrochent les quartiers résidentiels. Mais les routes de terre rouge qui y mènent ont une pente tellement forte qu'il n'est pas prudent de s'y aventurer en voiture après une pluie... ». (SV : 25)

178. « La cuisine traditionnelle est en terre battue, ce qui permet de jeter les eaux usées par terre sans sortir. En fait, tout se trouve au niveau du sol [...]. Le foyer est constitué de trois pierres placées au centre de la pièce. Suspendu juste au-dessus de celui-ci, un large plateau tressé en bambou ou en rotin, le *netá*, permet de conserver les multiples condiments de la cuisine bangangté et de faire

sécher l'indispensable piment. Il est accroché au grenier principal, le *tat ntchwen*. Parfois, sous le toit, deux greniers ont été superposés. On y met les récoltes ainsi que les petites réserves de bois prêt à brûler, la grande se trouvant à l'extérieur, contre le mur de la maison... ». (SV : 153-154)

La description de la ville de bangangté est faite de l'extérieure vers l'intérieure. Il en ressort, qu'elle est petite, étroite et anarchiquement bâtie. L'on note également une alternance entre le traditionnel et le moderne. Il serait donc difficile de considérer Bangangté comme une "ville". Ceci montre un certain réalisme de la part de la narratrice. En outre, elle procède à une peinture ordonnée de la cuisine traditionnelle bangangté. Cette description est faite de l'extérieure vers l'intérieure, du bas vers le haut. Elle met en exergue le côté traditionnel de celle-ci. Tout ceci contribue à rendre vivantes ces descriptions. L'auteur veut séduire, captiver l'attention de son lecteur. Au nombre des figures de constructions, se compte la prétériton.

#### **4.3.4 La prétériton**

La prétériton est une technique langagière consistant à la manipulation de l'acte de langage sous forme d'assertion déguisée. Elle permet de passer sous silence, de feindre, de taire un propos ou alors de dire quelque chose en se gardant de ne pas le dire. En guise d'illustration nous avons :

178. En fait, on n'sait pas trop me lancer la réponse la plus attendue, car on dit que les Camerounais répondent à une question par une autre. (SV : 90)

179. L'ensorcellement serait-il une manière d'expliquer l'inexplicable c'est-à-dire un comportement nouveau, venu d'ailleurs, d'ambition personnelle, de gloriole, d'appétit de richesse et de pouvoir ? Je laisse le lecteur libre d'en juger par lui-même... (SV : 105)

180. On dit des Camerounais qu'ils ne voyagent pas, mais qu'ils déménagent chaque fois qu'ils se déplacent. Le plus étonnant, c'est tous les voyageurs retrouvent leurs bagages à l'arrivée, même s'ils sont parfois abîmés. (SV : 34).

Par cette figure, l'auteur atténue la gravité de ses dires. Elle raille en stimulant une interrogation qui est à vrai dire une affirmation.

L'étude des figures de rhétorique que nous venons d'entreprendre à la lumière de la SV de CJB n'a pas la prétention d'être exhaustive. Notre ambition était tout simplement d'essayer d'étudier quelques-unes de ces figures représentatives du texte romanesque de Bergeret. Ce faisant, nous avons remarqué que l'écrivaine française use de beaucoup des figures de style : les figures de sens, les figures de construction, les figures d'énonciation.

Concernant les figures de sens, nous avons ainsi observé que la romancière française s'en sert pour nommer, exprimer les réalités socioculturelles bangangté. Elle compare cet univers au reste du monde et plus précisément la France. A travers les figures d'énonciation, CJB redonne vie à tout ce qui l'entoure. Par les figures de construction elle s'écarte de la norme française pour imposer son style.

Au total, la figuration dévoile l'intention cachée de l'écrivaine française qui veut en quelque sorte vanter les mérites de *son* pays d'adoption (Bangangté) et rompre avec les canons esthétiques de la langue française. La figuration est donc une forme d'appropriation chez cet auteur.



## **CONCLUSION GÉNÉRALE**



Partir du constat selon lequel notre corpus met en exergue un phénomène de contact de langues, nous nous sommes posé un certain nombre de questions à savoir : comment la langue s'adapte-t-elle en contexte africain (Ouest-Cameroun) avec un substrat culturel indigène ? Dans ces conditions, quelles sont les modalités linguistiques mises en œuvre ? Et comment la romancière procède-t-elle pour parvenir à une appropriation originale dont les résultats se ramènent à la variation linguistique ? Quelles approches théoriques et méthodologiques peuvent-elles nous permettre d'étudier les écarts linguistiques dont cette auteure française fait montre dans son œuvre ? Questions auxquelles nous avons tentées d'apporter des réponses. L'étude de la variation linguistique dans *La Sagesse de mon village* de Claude Njiké-Bergeret nous a permis de cerner les formes d'appropriation linguistique et d'analyser le français régional qui est mis en œuvre dans ce roman. En effet, notre corpus présente plusieurs occurrences des phénomènes de créativité linguistique. Nous nous sommes inspiré de la méthode différentielle et descriptive de Suzanne Lafage et du variationnisme de Françoise Gadet pour nos analyses. Nous avons fait l'effort de décrire et d'interpréter les particularismes lexicaux en fonction de leur contexte de créativité.

Au regard des analyses faites, il en ressort que notre corpus demeure un modèle d'écriture de contact de langues. En effet, Bergeret dans l'optique de véhiculer les valeurs culturelles de l'Ouest-cameroun en particulier et africain en général use d'un français qui s'écarte de la norme. Cette appropriation se perçoit dans la *SV* à travers les néologismes, les emprunts, les calques, les registres de langue, les interférences linguistiques qui sont autant de phénomènes qui rendent compte de la dynamique de la langue française et de son enrichissement. Le dépouillement de notre corpus nous a amené à structurer notre étude en deux parties comprenant chacune deux chapitres. Ainsi, dans ce qui suit, nous exposerons les différentes conclusions auxquelles nous y sommes parvenus lors de nos analyses.

Au demeurant, la première partie de notre mémoire intitulée « Appropriation linguistique » nous a permis de mettre en lumière dans le premier chapitre la créativité lexico-sémantique et des registres de langue. Nous avons pu constater que ceux-ci prenaient en compte la création des nouvelles unités lexicales et des parlers des différents locuteurs. Les différentes analyses faites révèlent que ces régionalismes sont dus, d'une part à une volonté de la part de Bergeret de combler le vide terminologique et, d'autre part de revitaliser la langue française. Le deuxième chapitre quant à lui s'est intéressé aux phénomènes de contact de langues. La langue de Molière, du fait de l'oralité, se trouve marquer par les néologismes,

et les interférences linguistiques. Suite à ces écarts linguistiques, le français central sous la plume de la romancière française perd son autonomie et cède la place au français régional.

La deuxième partie a été titrée « La rhétorique de la variation ». Le troisième chapitre a abordé le concept de polyphonie énonciative. Ici, nous avons analysé l'encrage spatio-temporel, la situation d'énonciation, les propos et pensées rapportées. Cette étude révèle qu'il y a une pluralité d'émetteurs et de récepteurs dans la *SV* et avec une diégèse qui évolue dans le temps et dans l'espace. Par contre, le quatrième et dernier chapitre a porté sur la figuration. A ce niveau nous avons mis l'accent sur les figures de pensée, les figures de construction et les figures d'énonciation. Nous sommes parvenus à la conclusion selon laquelle ce langage imagé dévoile la vision du monde de l'auteur et par conséquent celle de son peuple d'adoption.

Eu égard à ces différents résultats, nous pouvons dire que notre étude répond à la problématique qui l'a soutenue. Le français employé dans ce roman s'écarte de la norme standard dans la mesure où l'on assiste à une écriture métissée et variée qui participe à l'appropriation et à la variation linguistique. En un mot, la *SV* est le lieu de l'appropriation de la langue française car le français qui s'y déploie est différent de celui de France.

Les hypothèses de travail que nous avons émises au départ se trouvent ainsi vérifiées : la langue française se soumettrait à une norme endogène pour s'adapter au contexte ouest-camerounais et ainsi prendre en charge les réalités culturelles. Ce processus reposerait sur des mécanismes d'appropriation linguistique avec en prime la variation des pratiques langagières au niveau lexico-sémantique, énonciatif et rhétorique. Tout compte fait, notre travail présente un double intérêt : scientifique et didactique. Scientifique parce qu'il s'inscrit dans les champs de recherche en Francophonie. Didactique en ce sens qu'il pourrait faciliter l'enseignement de la langue medumba et des œuvres francophones dans les milieux scolaires.

Pour conclure, nous n'avons pas la prétention d'avoir épuisé tous les contours de la question sur l'appropriation et la variation linguistique dans *SV* de Claude Njiké-Bergeret. Ainsi, bien d'autres études pourraient être menées à ce sujet, elles pourraient par exemple porter sur les particularités lexicales dans cette œuvre ou encore on pourrait faire une lecture ethnostylistique de celle-ci.



## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Aline Michèle Ekam Boupda (2002-2003), *La variation linguistique dans le roman africain ; le cas de Les soleils des indépendances et Allah n'est pas obligé d'Ahmadou Kourouma.*, Université de Yaoundé I.
- Bakhtine, M., 1977, *Le Marxisme et la philosophie du langage : essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, Paris, Minuit.
- Beaud, Michel, 2006, *L'art de la thèse : comment préparer et rédiger un mémoire de Master, une thèse de doctorat ou tout autre travail universitaire à l'ère Net*, Nouvelle édition, mise à jour et élargie, 2d. Paris, la découverte, coll. « Repères ».
- Benveniste, Emile, 1966, *Problèmes de linguistiques générale*, I, Paris, Gallimard.
- Biloua, Edmond, 2003, *La langue française au Cameroun*, Berne, Peterlang.
- Boyer, H., 2001, *Introduction à la linguistique*, Paris, Dunod.
- Calvet, L-j. 2010, *Histoire du français en Afrique. Une langue en copropriété*, Paris : Ecriture, Coll. « Le français, langue partenaire ».
- Cervoni, J., 1987, *L'énonciation*, Paris, PUF.
- Chevalier, J-C. et alii, 1866, *Grammaire Larousse du français contemporain*, Paris, Larousse.
- Claude Njiké-Bergeret, *La Sagesse de mon village*, Paris, J-C Lattès, 2000.
- Dassi, Etienne, *Linguistique, identité, normativité et ouverture. Des socioculturelles Ouest-camerounais (des peuples au tissu ndop) au discours francophone*, Muenchen, Lincom Europa, 2010.
- De Landsheere, G., 1997, *Dictionnaire de l'évaluation et la recherche en éducation*, Paris, PUF.
- De Saussure, Ferdinand, 1972, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot .
- Dictionnaire Larousse de poche* 2010.
- Dili Paläi, C., 2005, « *L'esthétique de la parole dans le Sorcier signe et persiste de Camille Nkoa Atenga* » in *Lecture* PUY.
- Dubois, J. et alii, 1999, *Dictionnaire de Linguistique*, Paris, Librairie Larousse.

- 2001, *Dictionnaire de Linguistique*, Paris, Librairie Larousse.
- Ducrot, O., 1984, *Le dire et le dit*, Paris, Minuit.
- Eba'a, Germain, 2008, « La variation syntaxique dans d'Amour et flèches de Marie Julie Nguetsé », in *Écritures X*.
- Efoua Zengue, R., 1984, *Le français des romanciers camerounais*, Thèse de doctorat 3<sup>e</sup> cycle, Université de Yaoundé I, Inédit.
- Essono, 1998, J-M., *Précis de linguistique générale*, Paris, Harmattan.
- 2003, « La faute de français », in *Langues et communications* n°33, Vol. II, St Paul, PP217-235.
- Fontanier, Pierre, 1967, *Les figures du discours*, Paris, Flammarion,
- Gadet, Françoise, 1989, *Le français ordinaire*, Paris, A. Colin.
- Grevisse, Maurice., 2000, *Le bon usage, Grammaire*, Paris, Duculot, 13<sup>e</sup> édition.
- Kerbrat-Orrechioni, C., 1980, *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, A-C.
- Labov, William., 1979, *Sociolinguistique*, Paris, Minuit.
- Lacks, Bernard, 1992, « La sociolinguistique variationniste comme méthode » in *Langages*, pp24-50.
- Lafage, Suzanne, 1990, « Métaboles et changement lexical du français en contexte africain », in *Visages du français, Variétés lexicales de l'espace francophone*, Paris, John Libbey Eurotexte, AUPELF/UREF, pp.33-46.
- Lipou, Antoine, 2001, « Normes et pratiques scripturales africaines », in *Diversité culturelle et linguistique ? Quelles normes pour le français : IV<sup>e</sup> sommet de la Francophonie*, Beyrouth, AUF, PP122-125.
- Maingueneau, Dominique, 1989, *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Bordas.
- Mathias Ananguel Baïma, (2004-2005), *La variation stylistique et figuration des actants anthropomorphes dans Trop de soleils tuent l'amour de Mongo béli*, Université de Yaoundé I.

Mendo Zé, Gervais, 1999, *Le français langue africaine*, enjeux et atouts pour la francophonie, Paris, Published.

2008, Initiation à la méthodologie de la recherche en langue française (Master 1 et 2) Université de Yaoundé.

Nicolas Laurent, 2001, *Initiation à la stylistique*, Paris, Hachette, coll. « Ancrages ».

Noumssi, Gérard-Marie, 2005, « Registres et/ou niveau de la langue dans la « trilogie du retour de Mongo Beti » in *Ecritures IX*, Yaoundé, CLE.

Onguéné Essono, L.M., 2003, « Norme en Eclats pour un français correct au Cameroun », in *Langues et communication*, n° 03, vol.II, Université de Yaoundé I, pp66.

Picoche, Jacqueline, 1977, *Précis de lexicologie française*, Paris, Nathan.

Reboul, Olivier, 1991, *Introduction à la rhétorique*, Paris, PUF.

Robrieux, J-j., 1998, *Les figures de styles et de rhétorique*, Paris, Dunod.

Tonye, Alphonse, 2003, « La variation syntaxique du français dans Assèze l'africaine et les honneurs perdus de Calixte Beyala » in *Langues et communications n°3*.

Tougas, G., 1973, *L'Écrivain d'expression française et la France*, Paris, Denoël.

*Trésor de la langue française*, 1990, *Dictionnaire de la langue du XIXe au XXe siècle*, Paris, Gallimard.

Wamba, R. et Noumssi, G-M., 2012, « De l'hybridité comme processus de marquage dans le roman africain » in *Revue internationale de littérature et de linguistique appliqués (RILLA)*, pp 16-33.



## **TABLE DES MATIÈRES**

<b>DÉDICACE.....</b>	<b>i</b>
<b>REMERCIEMENTS.....</b>	<b>ii</b>
<b>RÉSUMÉ.....</b>	<b>iii</b>
<b>ABSTRACT.....</b>	<b>iv</b>
<b>LISTE DES ABRÉVIATIONS.....</b>	<b>v</b>
<b>INTRODUCTION GÉNÉRALE.....</b>	<b>1</b>
I.    MOTIVATIONS DU CHOIX DU SUJET ET DU CORPUS .....	3
II.   LA REVUE DE LA LITTÉRATURE.....	5
III.  PROBLÈMATIQUE ET HYPOTHÈSES .....	6
IV.   CADRE THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIE.....	7
V.    DISPOSITION D'ENSEMBLE .....	9
<b>I<sup>ère</sup> PARTIE: L'APPROPRIATION LINGUISTIQUE.....</b>	<b>10</b>
<b>CHAPITRE 1 : LA CRÉATIVITÉ LEXICO-SÉMANTIQUE ET LES</b>	
<b>REGISTRES DE LANGUE .....</b>	<b>12</b>
1.    LES NÉOLOGISMES.....	12
1.1.  La néologie sémantique.....	13
1.1.1. L'extension de sens.....	13
1.1.2 Les glissements sémantiques .....	14
1.2 La néologie de forme ou lexicale .....	15
1.2.1 La dérivation .....	15
1.2.1.1 La suffixation.....	16
1.2.2 La composition.....	16
1.2.2.1 Les composés avec trait d'union.....	17
1.2.2.2 Les composés prépositionnels .....	18
1.3 Les registres de langue .....	19
1.3.1 La variation des registres sur le plan vertical.....	19
1.3.1.1 Le langage familier.....	20
1.3.1.2 Le langage courant.....	20
1.3.2 La variation des registres sur le plan horizontal.....	21
1.3.2.1 L'agriculture .....	21
1.3.2.2 La gastronomie .....	22
1.3.2.3 La tradition .....	23
<b>CHAPITRE 2 : LES PHÉNOMÈNES DE CONTACT DE LANGUE.....</b>	<b>24</b>



2.1 LES EMPRUNTS .....	24
2.1.1 Les emprunts à la langue medumba .....	25
2.1.1.1 L'onomastique .....	25
2.1.1.2 Les anthroponymes .....	26
2.1.1.3 Les toponymes .....	28
2.1.1.2 Les ethnonymies .....	29
2.1.2 Les emprunts aux langues camerounaises .....	30
2.2. LES CALQUES .....	31
2.2.1 Les calques traductionnels .....	31
2.2.2. Les calques syntaxiques .....	32
2.2.3 Les calques sémantiques .....	32
2.3 LES INTÈRFÉRENCES LINGUISTIQUES .....	33
2.3.1. L'alternance codique .....	34
2.3.2 Les expressions idiomatiques .....	34
2.3.2.1 Les proverbes .....	34
2.3.2.2 Les maximes .....	36
<b>II<sup>ème</sup> PARTIE : LA RHÉTORIQUE DE LA VARIATION .....</b>	<b>38</b>
<b>CHAPITRE 3 : LA POLYPHONIE ÉNONCIATIVE .....</b>	<b>40</b>
3.1 LA SITUATION D'ÉNONCIATION .....	40
3.1.1 L'ancrage spatio-temporel .....	41
3.1.1.1 Les déictiques spatiaux .....	41
3.2 LES DEICTIQUES PERSONNELS .....	44
3.2.1 L'émetteur .....	44
3.2.2 Le récepteur .....	45
3.3 LES PROPOS ET LES PENSÉES RAPPORTÉS .....	46
3.3.1 Le discours direct .....	46
3.3.2 Le discours indirect .....	48
3.3.3 Le discours indirect libre .....	49
<b>CHAPITRE 4 : LA FIGURATION .....</b>	<b>50</b>
4.1 LES FIGURES DE SENS .....	50
4.1.1 La métaphore .....	50
4.1.2 La périphrase .....	51
4.2 LES FIGURES DE CONSTRUCTION .....	52

4.2.1 L'ellipse.....	52
4.2.2 L'asyndète .....	53
4.2.3 L'épitrachasme .....	53
4.2.4 L'anadiplose .....	54
<b>4.3 LES FIGURES D'ÉNONCIATION.....</b>	<b>54</b>
4.3.1 La personnification.....	55
4.3.2 L'hypotypose.....	55
4.3.4 La prétérition.....	56
<b>CONCLUSION GÉNÉRALE.....</b>	<b>57</b>
<b>RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES .....</b>	<b>57</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES.....</b>	<b>57</b>